

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNÉE—No 61

MONTREAL, 24 JUIN 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



Salut ! drapeau de la Patrie,
Vaillant symbole qui rallie.

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques. 1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



La Société Saint-Jean-Baptiste vient d'avoir soixante-neuf ans et d'entrer dans sa soixante-dixième année.

Cet âge qui, chez les hommes, est celui de l'affaiblissement des forces physiques et mentales, est, pour une société comme celle dont il s'agit, celui du plein épanouissement de sa vigueur et de son développement.

Et pourtant, sa première enfance ne s'est pas passée dans le calme si nécessaire aux jeunes enfants ; son sommeil a été plus d'une fois interrompu par des cris de mort et le bruit des combats, et son berceau même a été éclaboussé de plus d'une tache de sang.

Déjà, en 1834, l'horizon s'assombrissait, les nuages s'accumulaient et des grondements sourds se faisaient entendre, signes précurseurs de l'ouragan qui devait se déchaîner trois ans plus tard. Le joug qui pesait sur les Canadiens-français devenait de plus en plus lourd et allait être bientôt intolérable.

C'est alors qu'un groupe de braves gens, Canadiens, Américains, Irlandais, Ecossais, Français, Suisses, etc., faisant des rêves de liberté et d'affranchissement, sentirent le besoin de serrer leurs rangs et de se former en association, et c'est avec joie qu'ils répondirent à l'invitation de Ludger Duvernay, président de la société "Aide-toi, le ciel t'aidera", de célébrer le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, comme fête nationale.

Vous savez que le banquet eut lieu dans le jardin de M. McDonell, avocat, rue Saint-Antoine. Il y avait quarante-quatre convives, dont aucun ne survit.

J'ai souvent entendu parler de ce banquet et de la soirée de cette fête, par le Dr Picault et M. N. Aubin, l'un Français et catholique, l'autre Suisse et protestant, qui assistaient à la naissance de notre fête nationale, et leurs récits avaient un charme inexprimable.

Le souvenir de ce banquet était inoubliable pour ces hommes, jeunes alors et fraîchement arrivés sur la terre canadienne.

Je ne vous referai pas le compte-rendu de la fête de ce grand jour et n'en citerai que quelques incidents.

Les santés proposées furent tellement nombreuses qu'elles auraient nécessité une santé de fer pour être bues consciencieusement, mais on sait qu'en pareille occasion on s'en tient tout simplement à la pantomime du verre.

Parmi ces santés je remarque les suivantes : "A M. Duvernay, président de la société "Aide-toi, le ciel t'aidera", qui a donné l'idée de cette fête et qui en a surveillé les préparatifs.

"Aide-toi, le ciel t'aidera." Cette société naissante, composée de l'élite de notre jeunesse, fait concevoir les plus flatteuses espérances."

A l'émigration :

"Puissent les milliers de sujets britanniques qui viennent chercher chaque année sur nos plages un asile contre les abus de l'oppression qu'ils éprouvent dans leur pays natal, n'en pas créer parmi nous et trouver ici l'accueil qui leur est dû ! Ils formeront avec les habitants du Canada une phalange impénétrable et irrésistible contre la tyrannie."

A ce propos, je constate qu'à la fin de juin de cette même année 1834 le nombre des émigrés anglais était déjà de "dix-huit mille", en un mois et demi !

"A Joseph Papineau, éc., doyen des notaires de cette province et l'un des deux membres survivants du premier parlement du Bas-Canada. A son

âge patriarcal (82 ans), jouissant encore de toute la force de son génie, il a le bonheur de voir son fils, l'Orateur de la Chambre d'Assemblée, marcher sur ses traces dans la carrière parlementaire, et de voir le peuple et la jeunesse du pays adopter et suivre les principes qu'il a soutenus dans le parlement et hors de son enceinte.

Le souhait était excellent, mais les événements ont prouvé qu'il n'a pas été tout à fait exaucé.

Les couplets suivants, dont l'auteur garde l'anonyme, furent livrés au président, qui en fit la lecture :

Nous avons consacré ce jour ;
Nous voulons servir à ta gloire,
Tu dois nous servir à ton tour,
Nous demandons à ta puissance
D'aider nos efforts et nos vœux.

Quand nous aurons besoin d'implorer leur clémence,
Sois notre intercesseur entre nous et les cieux.

Le monde les dit redoutables
Ces Français dont nous descendons ;
Mais si ce n'était pas des diables
Grâce à saint Jean nous les vaudrons :
Ils ont frappé la tyrannie,
Nous saurions l'abattre comme eux.

Si le sort désignait une race ennemie,
Veille sur nous, saint Jean, fais-nous victorieux.

L'Honneur, la Gloire et la Patrie
N'emportent pas tous nos penchants.
Nous réservons à notre amie
Amour, plaisir, doux sentiments.
Au Canada, comme à sa belle,
Chacun jure fidélité,

Et demande à saint Jean que l'une soit fidèle
Et que l'autre s'éveille au cri de "Liberté".

L'auteur de ces vers (?) était probablement un très brave homme, animé des meilleurs sentiments, mais il faut reconnaître qu'il n'était pas en excellents termes avec les muses, car sa poésie n'est pas millionnaire.

C'est aussi à ce banquet que sir G.-E. Cartier chanta pour la première fois : "O Canada, mon pays, mes amours", qui est devenu si populaire.

Dans son numéro du 7 juillet 1834, "La Minerve" publiait ce qui suit, sans commentaires : "REPONSE à une ancienne chanson, nouvellement publiée :

Nous avons pris pour patron
Saint Jean le Baptiste ;
Quoi qu'on dise de ce nom
Nul de nous n'est triste :
Nous préférons celui-là
A celui de Renégat,
D'Intrigant ou d'Apostat,
Qui quitte nos rangs,
Et se met aux rangs,
"Aux rangs beaux", aux beaux rangs
De ceux qu'on méprise,
Les seuls à sa guise.

Je n'ai cité ces bouts rimés qu'à titre de curiosité, et c'est pourquoi je crois mériter le pardon de mes lecteurs.

Toutefois, si la forme laissait parfois à désirer, les journaux de cette époque contiennent des articles bien touchés, pleins de force et d'énergie pour protester contre les abus du gouvernement de l'époque, et c'est avec regret que nous devons garder le souvenir des braves gens qui ont réclamé avec tant de courage les libertés dont nous jouissons maintenant.

Que leur exemple ne soit pas perdu, il reste toujours beaucoup à faire.

La race canadienne-française poursuit son œuvre au Nouveau-Monde, et arrivera certainement à jouer un rôle des plus importants.

Vive la Nouvelle-France !
Vive la Société Saint-Jean-Baptiste.

Les touristes américains sont toujours accueillis avec plaisir au Canada ; la plupart d'entre eux sont riches, bien élevés et se conduisent bien, mais il en est qui aiment un peu trop à se faire remarquer par leur mauvais genre.

Ils sont très rares, heureusement.

Un des représentants de la haute gomme de New-York, très homme du monde bien entendu, millionnaire riche, grâce à son papa, et toujours si bien vêtu qu'il a la réputation d'être

l'homme le mieux mis de l'Amérique du Nord, est venu dernièrement se reposer, à Montréal, des fatigues de son oisiveté, et, ayant fait quelques connaissances faciles à faire quand on a beaucoup d'argent, il passait assez agréablement son temps, quand il eut l'idée géniale d'inviter ses nouveaux amis à dîner.

Le menu était choisi, c'est-à-dire que le repas coûta très cher ; on y fit honneur, et, le champagne aidant, les cerveaux des convives se trouvèrent dans un état de surexcitation assez avancée, vers l'heure où les honnêtes gens commencent à puiser dans le sommeil le repos nécessaire après une longue journée de travail.

On ne savait qu'inventer pour s'amuser davantage, quand l'amphytrion proposa de se livrer à un sport tout à fait régence :

—Cassons tout, dit-il, brisons tout, assiettes, verres, etc.

—C'est cela ! Bravo ! Brisons, cassons ! !

Et le carnaval battit son plein. En un quart d'heure tout fut en morceaux, comme si un caribou s'était balladé dans la salle à manger.

Le gérant du grand hôtel ne chercha pas à empêcher la chose, c'eût été inutile, tant les enragés mirent peu de temps à réaliser l'idée de leur hôte, mais il envoya sa note, qui s'élevait à un peu plus de "huit cents piastres", rien que pour la casse.

Il y a certainement des gens qui diront que c'est tout à fait Louis XV, talon rouge, etc., etc., moi, je trouve cela aussi princièrement que vulgairement bête.

En voyant de pareils actes, on est presque tenté d'excuser certains anarchistes.

La langue française vient de célébrer une grande fête à l'Académie.

Il s'agissait de la réception de M. Edmond Rostand, l'auteur des "Romanesques", de la "Samaritaine", de "Cyrano de Bergerac", de "L'Aiglon", etc., etc.

M. Pingard, chargé de la distribution des billets d'admission, M. Pingard, dit un journal parisien, qui, à l'Institut, est un peu moins que Dieu le Père et un peu plus que saint Pierre, dans le paradis, a reçu plus de six mille demandes, alors qu'il ne pouvait disposer que de quelques centaines de billets à peine.

Le tout Paris intellectuel assistait à cette séance mémorable.

Le discours de M. Rostand fut remarquable, et comme le dit M. de Vogüé : "Si c'est un début en prose, c'est un début de maître", et, certes, on est difficile, en France.

M. Rostand n'a que trente-six ans.

En parlant littérature, il est à propos de faire remarquer que la dernière saison théâtrale a mis au jour six primeurs dues à des plumes canadiennes : "Les Boules de Neige", "Hindelang", "Veronica", "Le Conserit Impérial", "Fleur de Lys" et "Le Timide".

Ces pièces sont de valeurs diverses, mais n'en prouvent pas moins un grand mouvement littéraire qu'il faut encourager.

LEON LEDIEU.

NOTRE NUMÉRO SOUVENIR

Pour célébrer dignement la fête nationale du Canada-français, l'"Album Universel" a cru bon de publier, à cette occasion, un numéro-souvenir en couleurs, particulièrement soigné.

Comme l'indique fièrement notre frontispice, le tricolore, orné d'une feuille d'érable, est le drapeau favori que nous voudrions voir adopté par tous les Canadiens d'origine française.

Sublime dans sa simplicité, cet emblème symboliserait à la fois notre glorieuse origine et l'amour inaltérable qui nous attache au Canada, notre patrie.

Dans le choix des gravures qui ornent la présente édition de luxe, nous nous sommes appliqués à reproduire des tableaux qui éveillent notre orgueil national.

Les articles de nos distingués collaborateurs sont aussi frappés au coin du bon goût et du plus pur patriotisme.

Bref, nous nous sommes efforcés d'apporter à la solennité du jour notre part de respectueux hommage.

NOTRE DRAPEAU NATIONAL

L'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal vient de régler virtuellement cette chatouilleuse question du drapeau. Néanmoins, quelques réflexions de plus sur le sujet ne seront peut-être pas déplacées.

Loin de moi l'intention de rien dire de désagréable à qui que ce soit ; mais je ne puis m'empêcher de constater qu'il se passe parfois chez nous de drôles de choses.

Ainsi, la semaine dernière, comme je suivais la rue Notre-Dame, entre la Place d'Armes et le Palais de Justice, mon attention fut attirée par une espèce de drapeau à tournure insolite qui flottait au-dessus d'un magasin bien connu. C'était une grande croix blanche sur fond bleu.

Qu'est-ce que c'est que ce pavillon-là ? ai-je demandé à quelqu'un.

—Tiens, vous ne savez pas ? C'est le drapeau national.

—Le drapeau national de qui ?

—Le nouveau drapeau national des Canadiens-français, donc.

—Comment, l'étendard de Charles VI, devenu le drapeau national des Canadiens-français ! Pour un comble, voilà un joli comble.

—Que voulez-vous, c'est décrété.

—Quand ? Où ? Comment ? Par qui, décrété ?... On nous a baillé un drapeau comme ça, sans qu'on en ait eu connaissance... elle est bien bonne ! Et que fait-on du tricolore, que toute la nation arbore et salue avec enthousiasme aux jours de fêtes nationales ?

—Le tricolore, paraît-il, ne nous rappelle rien de notre passé.

—Il nous rappelle la France ; c'est quelque chose, ce me semble. Et que nous rappelle donc la bannière de Charles VI, un roi qui vécut et la mourut fou cent ans avant la découverte du Canada ? S'il est des nôtres qui trouvent que ce drapeau les symbolisent, qu'ils le gardent pour eux, et qu'ils n'essaient pas de l'imposer comme emblème de notre race.

Comment ! On veut éliminer le tricolore parce qu'il est apparu dans l'histoire, comme drapeau national, après notre séparation d'avec la France ; et l'on nous offre à la place une "machine" et l'on nous propose de la circulation un siècle avant la naissance de Jacques-Cartier, avec le seul mérite d'avoir présidé aux abominations d'Isabeau de Bavière ! N'est-ce pas de l'aberration ?

S'il nous faut absolument, pour contenter ces messieurs, adopter les armoiries particulières d'un de ces bons rois de France, il me semble qu'on pourrait se dispenser d'aller choisir précisément celles d'un pauvre détraqué, qui a vécu dans la démence, et qui est mort dans l'abjection la plus profonde.

J'ai entendu aussi parler du drapeau blanc, que quelques-uns voudraient ressusciter sous le même prétexte, mais on ignore donc que ce drapeau blanc est encore plus loin de nous que le drapeau tricolore, puisque ce n'est que sous la Restauration, le 18 avril 1816, qu'il a été adopté comme drapeau national de France. Jusque-là il n'avait été que l'emblème de la famille des Bourbons, et il n'était rentré en France que dans les fourgons de l'étranger.

Mais, dit-on, il existait tout de même sous l'ancien régime. Oui, il existait, mais pas comme drapeau de la nation ; c'était tout simplement l'étendard des derniers rois.

Et le tricolore ? n'existait-il pas, lui aussi, sous l'ancien régime ? Il existait même dans des conditions beaucoup plus "nationales" que le drapeau blanc, car sous Louis XIV, tandis que, dans les camps, la bannière fleurdelisée ne flottait que sur la tente royale, le tricolore, lui, flottait à la tête des régiments.

Et puis, à quoi bon fendre les cheveux en quatre ? La France a son drapeau, et un drapeau suffisamment glorieux, ce me semble. Or, ce drapeau est-il blanc ou tricolore ? Là est toute la question. Il s'agit de ce qui est, et non pas de ce qui a pu avoir été. Ces arguties puériles se réfutent d'elles-mêmes.

Puisqu'on paraît d'avis qu'il nous en faut un — ce dont je ne suis pas tout à fait persuadé — qu'est-ce que notre drapeau national doit symboliser ? Ce n'est pas un parti politique, j'espère.

Est-ce notre foi catholique ? Non, car alors, il pourrait nous être commun avec les autres nations de mêmes croyances que nous. Il ne nous désignerait pas plus spécialement que les Italiens,

les Espagnols et les Iroquois de Caughnawaga.

Je ne comprends pas qu'on ait la pensée de prendre un insigne religieux pour emblème civil et politique d'un pays ou d'une nation. Une chose ne peut être belle que si elle est à sa place. Conçoit-on l'image du Sacré-Coeur à la porte d'une salle d'encan, sur une baraque de cirque, dans un théâtre ou dans une buvette ? Je ne m'imagine pas plus le Sacré-Coeur précédant une troupe d'étudiants chantant "Vive la Canadienne", que les vases sacrés sur une table de restaurant.

Ce serait là, comme le faisait remarquer tout récemment M. Paul de Cazes, vouloir nous montrer plus catholiques que le pape, puisque celui-ci n'a rien de tel sur son drapeau.

D'ailleurs, nous ne sommes pas tous catholiques chez nous, et nous n'avons pas le droit d'écarter personne du foyer national. Il ferait beau nous voir forcés de marcher, nous, derrière un drapeau symbolisant le protestantisme, par exemple. Eh bien, ce que nous n'accepterions jamais pour nous, il serait suprêmement injuste de l'imposer aux autres. Ces choses-là ne se discutent point.

On a proposé le drapeau des patriotes de 1837. Inacceptable lui aussi. Pour ceux qui ne le connaissent pas, il ne signifierait rien, et pour ceux qui le connaissent, il signifierait trop.

D'un autre côté, est-ce un drapeau pour la province qu'il nous faut ? Non, car là non plus, nous ne sommes pas seuls.

Est-ce un drapeau purement canadien que nous cherchons ? Non plus, car alors il le faudrait pour tout le Canada ; et, pour tout le Canada, il ne nous appartient pas d'en choisir un autre que le drapeau officiel du Dominion.

Ce que nous désirons, c'est un drapeau "canadien-français", c'est-à-dire un drapeau symbolisant notre race et notre pays, un drapeau qui rappelle à tous que nous sommes des Canadiens, fils de la France, qui affirme clairement à tous les yeux et notre origine et le respect que nous entretenons pour nos traditions nationales.

Or, ni emblème religieux, ni drapeau bleu, ni drapeau blanc, ni drapeau vert, ne saurait signifier cela, et encore moins le proclamer aux yeux des étrangers. Pour proclamer que nous sommes des fils de la France, il nous faut arborer les couleurs françaises ; et pour indiquer que nous sommes Canadiens, nous pouvons y marier notre emblème national, la feuille d'érable, qui, elle, dira à tous que si notre race est française, notre patrie, c'est le Canada. Cela symboliserait tout et serait compris de tout le monde, sans offusquer personne — ce qui ne saurait être le cas ni pour la bannière du Sacré-Coeur, ni pour l'écusson du roi fou, ni pour l'étendard de Louis XV, le monarque sans coeur qui nous a lâchement sacrifiés aux caprices de ses Phryniens. Qu'on me pardonne cette quasi-sacrée association d'idées.

On n'aime pas la République dans certains quartiers, c'est connu. Malgré la volonté, clairement et mainte fois exprimée, du sage Léon XIII, plusieurs la conspuent et la dénoncent. On en a le droit — et trop souvent l'occasion, malheureusement. Mais après ? Le tricolore n'est pas le drapeau de M. Combes, c'est le drapeau de la France. Le jeu des factions et les fautes d'un gouvernement n'empêcheront pas que la France ne soit notre mère. En répudier celle-ci parce qu'elle ne nous consulte pas avant d'orienter sa politique, c'est répudier notre histoire, c'est souffleter nos pères, c'est avilir notre propre sang, c'est renoncer de gaieté de coeur à tout ce qui fait de nous quelqu'un. Autant cesser de parler français tout de suite, et surtout de nous appeler des Canadiens "français" !

S'il en est parmi nous qui rêvent de nous séparer entièrement de la France, j'espère que, plus tard, ils ne viendront pas réclamer l'honneur d'avoir perpétué son culte chez nous.

Je ne prétends pas penser mieux qu'un autre ; mais, si louables et si légitimes que soient les sentiments qui ont donné naissance aux divers projets dont je viens de parler, après mûre réflexion, on y renoncera, je crois.

J'ajouterai, qu'au point de vue purement esthétique, le drapeau tricolore, avec une magnifique feuille d'érable au centre, ferait, dans sa fière et radieuse simplicité, un des plus beaux drapeaux qui ait jamais déroulé ses plis au vent d'aucun pays du monde. Il rendrait témoignage à notre bon goût autant qu'à notre intelligence et à notre coeur.

LOUIS FRECHETTE.

LES MARTYRS DU CANADA

Tout martyr de la foi doit compter parmi les plus fidèles amants de la patrie.

Faire son pays libre et puissant, contribuer de toutes ses forces au développement des oeuvres nationales, n'est-ce pas là, en effet, le but que se doit proposer tout vrai patriote ? et ce but, qui a plus travaillé parmi nous à l'atteindre que les martyrs du Canada ? La vie surnaturelle n'est-elle pas le premier principe de la grandeur d'un peuple chrétien, et ces héros du christianisme n'ont-ils pas donné tout leur sang pour inoculer cette vie à notre peuple ? Or, Dieu lui-même nous l'a dit, personne ne peut faire plus que de donner sa vie pour ceux qu'il aime.

Nous admirons à bon droit ceux qui sacrifient talents, fortune, dignités pour maintenir les institutions de la patrie ; nous vouons un culte d'enthousiasme et de vénération aux braves qui, de leurs cadavres entassés, ont fermé le passage à l'invasion étrangère ; quiconque a fait faire un pas au bien-être de son pays ou écarté un obstacle à son progrès, celui-là, disons-nous, a bien mérité de son peuple ; eh ! quel progrès matériel peut balancer une seule conquête de l'ordre moral ? Mais quelle oeuvre gigantesque n'accomplit pas alors le martyr qui arrose de son sang la terre de son pays pour y faire germer des chrétiens !

La terre est maudite, et ce n'est qu'au prix des plus pénibles efforts que la richesse matérielle poursuit sa marche pesante et fatiguée : honneur donc aux patriotes qui, par leur opiniâtre travail, rendent au sol une partie de sa fécondité primitive !

L'erreur est la pauvreté de l'intelligence, pauvreté qui traîne dans son cortège les doutes, les incertitudes, les tâtonnements ; honneur donc aux vaillants écrivains, aux infatigables penseurs qui, à force de recherches et de patience, retrouvent perle à perle le trésor de science, que l'abîme du péché originel a englouti !

Mais il est une autre déchéance plus déplorable encore : le règne de Satan est l'esclavage spirituel de l'âme ; il a fallu tout le sang d'un Dieu pour dissoudre le pacte de la servitude, et que de combats, que de lutttes déchirantes, que de sacrifices sanglants ne faut-il pas pour ramener un peuple à l'allégeance du Christ ou l'y conserver ! Honneur donc aux prêtres, aux martyrs du Canada, qui ont baptisé dans leur sang la nationalité canadienne, marqué notre peuple du signe de la croix et reconquis pour lui l'antique héritage des enfants de Dieu !

Que ne leur doit pas notre pays ! Si le sol se montre assez doux et facile aux travaux de ses laboureurs, c'est que le sang des martyrs a effacé quelques traces de la malédiction d'autrefois ; si nos intelligences ont su garder l'empire serein qui est leur apanage, c'est que nos martyrs ont donné leur vie pour le Dieu de toute vérité ; si les temples sacrés surgissent si nombreux de notre terre, c'est qu'elle a jadis regu dans ses entrailles le sang fécond des martyrs du Dieu de toute sainteté.

Oui, toute la grandeur véritable des nations vient de leurs martyrs, lesquels sont aussi les premiers d'entre les chrétiens, et ce n'est pas l'oeuvre du hasard que dans tous les pays le règne social de Jésus-Christ commence toujours par l'effusion du sang de ses ministres, de ses prêtres. Ici est la source miraculeuse de la vie nationale, et toute aspiration patriotique qui ne s'y est pas trempée, ne saurait ni s'élever bien haut ni durer longtemps.

Les anciens ont compté de nombreux patriotes, des hommes de dévouement, d'abnégation ; mais il restait à l'Eglise de Jésus-Christ de nous montrer enfin les vrais héros du patriotisme. Certaines fleurs ne s'épanouissent complètement, ne donnent tout leur arôme qu'à la condition de grandir sous leur ciel natal ; partout ailleurs elles ne sont que les pâles imitations de leur espèce : l'Eglise seule donne au patriotisme un ciel partout favorable, seule elle l'entoure de cette lumière limpide de la vérité et de cette chaleur ardente de la charité dont il a besoin pour croître et pour mûrir. Or, le martyr est le fruit le plus savoureux de l'amour de la patrie. Aussi, puisque, à l'occasion des fêtes qui se célèbrent en l'honneur de saint Jean-Baptiste, nous voulons composer un bouquet des noms héroïques de notre histoire, au premier rang des grands patriotes faisons large place aux martyrs du Canada.

J. E. DESY, S. J.

PARAPHRASE SUR LA CHANSON CANADIENNE

Les chants populaires se prêtent aux fugues de la pensée comme aux paraphrases de la musique.

Des voix intérieures, "la voix du patriotisme" par-dessus toutes les autres, en entonnent un en ce moment dans ma tête. Air familier que répètent parallèlement les échos des campagnes de France et de Canada ; gai comme un éclat de rire ; vif comme un pas redoublé militaire ; si facile que les sourds seuls peuvent prétendre ignorer... Deux phrases de seize courtes mesures, où la tonique, la tierce, la quinte font presque tous les frais, sans notes sensibles pour la peine : facture si peu compliquée qu'un cor de chasse en aurait raison. — Des paroles, on n'en sait guère qu'un ou deux couplets sur la douzaine, et encore avec quelques cuirs à la clef : "Lui y a-t-il un pommier doux !" Mais la mélodie a peut-être déjà fait le tour du monde : nos bateliers l'ont entonnée en franchissant les cataractes du Nil, et chaque année la musique de quelque frégate étrangère l'ajoute à son répertoire pour l'emporter au loin.

Faisons un rapide tour de clavier à la poursuite de ces notes légères dont les crochets semblent des ailes. Une ! deux !... Et "vole, mon cœur vole !..." Naïf "sursum corda" de tout un vail-



La Sainte-Famille et Saint-Jean-Baptiste, par Sandro Botticelli

divers qui agitent les cœurs. Chargée de "spleen" et de névrose, elle plaît à l'âme saxonne, à tous ceux qui se réclament de cette race forte et impassible à laquelle appartient l'univers colonial ; mais pour le vaincu, elle dure trop : la lenteur voulue de ces notes lourdes, traînantes, qui ren-

Mais soudain, la musique change : l'orchestre attaque la joyeuse chanson canadienne. Cette délicate attention chasse le mauvais rêve, dissipe l'impression fâcheuse. La sanglante vision succède un riant décor ; le ressentiment fait place à l'espérance. Certes, nos malheurs ne sont pas de ceux qui s'oublent, et nous ne les avons pas non plus oubliés. "Je me souviens", telle est la devise de la province de Québec. Seulement, nous avons bravement pris notre parti, loyalement, sans arrière-pensée... A quoi bon irriter ses blessures, s'empoisonner le sang ?... Surtout au sein de cette paix bourgeoise que nous goûtons aujourd'hui... Québec déborde hors de ses vieux murs, sa citadelle n'est plus qu'un reliquaire de boulets, ses batteries qu'un décor muet dans le paysage... Ah ! les 60,000 vaincus de 1760 ont bien employé le temps ; sans renfort d'immigration étrangère, par eux-mêmes, ils sont devenus archi-millionnaires, en nombre... sinon en argent. Aussi, pénétré de reconnaissance, héritier de la galanterie française, notre petit peuple pousse-t-il son premier "vivat" en l'honneur de ses femmes. Comme son légendaire aïeul, Roland à Roncevaux, sonnait de l'olifant jusqu'à ce que son cœur éclate, il s'époumonnera, s'il le faut, en chantant à tue-tête, sous le vaste pourpris du ciel :

VIVE LA CANADIENNE !

ULRIC BARTHE.



LA NAISSANCE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, PAR GHIRLANDAIO

lant petit peuple, que nos mères nous ont appris dès le berceau, et qui, devenus hommes, nous remue profondément quand il éclate en bruyante fanfare dans nos réjouissances publiques. Dès la première mesure, tous les fronts se dérident comme à l'apparition d'une noce au village. Dites donc, cousins de Normandie, qui le chantez aussi, vous fait-il encore le même effet ?...

Chez nous, il termine invariablement nos fêtes, précédé de l'austère "God save the King !". Le rapprochement est assez piquant : la reine d'Angleterre et l'humble femme canadienne réunies dans un commun hommage, dicté par la loyauté et par la galanterie, bien mérité dans les deux cas, puisqu'il nous est permis de célébrer en même temps, chez l'une et chez l'autre, le sentiment de la vie domestique, les vertus de l'épouse et de la mère portées à leur apogée, et, puisque la Canadienne, en prodiguant les otages à la patrie, ne fait après tout que suivre l'exemple de la première femme d'Angleterre, qui est en train d'asseoir sur des trônes ses neuf enfants et ses quinze petits-enfants, et dont la famille couvre déjà toute l'Europe monarchique : ce qui est une diplomatie comme une autre.

La mode, chez nous, est de se lever et de se découvrir pendant qu'on joue l'antienne royale. Il y a de la contrainte dans ce cérémonial ; aussi évoque-t-il des pensées graves. La musique, pleine de déplacements harmoniques d'une richesse bizarre, est à l'unisson des sentiments

dent des sons de ferraille et produisent l'illusion du roulement d'un train d'artillerie, donne à sa pensée le temps de remonter le siècle et de se reporter aux scènes affolantes de la conquête. Dans cette intercession d'un peuple pour son souverain, il démêle des voix lamentables, des sanglots déchirants, des douleurs de veuves et d'orphelins, des cris de vengeance patriotique. Le descendant des vaincus revoit, en écoutant cette musique, Québec en flammes, Montcalm expirant, le drapeau français arraché de la citadelle, les familles dispersées, la colonie recommençant en quelque sorte l'existence sous le régime de la loi martiale, puis le "struggle for life", les luttes corps-à-corps pour remplacer la liberté nationale perdue par les libertés constitutionnelles, et çà et là la tragique silhouette d'un échafaud politique élevé comme un monument à l'idée de résistance à l'oppression, de légitime indépendance, d'immolation patriotique que notre race a emportée avec elle sur ce continent. — 1760, 1791, 1837, 1885 résumés en deux portées de musique !... On se sent presque lâche et dégénéré face à face avec ces rudes souvenirs : l'héroïsme du passé fait rougir le prosaïsme du présent. A l'époque des tourmentes politiques, peut-être verrait-on çà et là dans cette foule debout, tête nue, des fronts couverts de honte et des poings crispés derrière le dos, et ailleurs des visages patibulaires d'espions cherchant le Guillaume Tell qui refuserait d'ôter son chapeau, et courant le dénoncer au tyran...

NOTRE BERCEAU

(FRAGMENT)

Un jour, vers le milieu du 16^{ème} siècle, trois petits vaisseaux montés par des hommes intrépides et commandés par un hardi capitaine, ouvrant leurs voiles à la brise du ciel comme des oiseaux fuyant devant la tempête, s'éloignèrent de cette terre d'Europe où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes.

Elles étaient bien frêles, ces nefs aventureuses, mais le Maître des eaux et des vents veillait sur elles. Après une navigation longue et pénible, les trois navires abordèrent à une plage inconnue, et leur chef y planta une croix ornée des armes de son souverain. Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'était le Canada ; ces hommes, c'étaient des Français ; ce chef, c'était Jacques Cartier.

Jacques Cartier ! c'est le nom qui rayonne au frontispice de notre histoire. Une année après cette première expédition, il pousse plus avant, il touche à Stadaconé — Québec ; il va lire l'Évangile selon saint Jean aux indigènes d'Hochelaga — Montréal. C'en est fait, le grain de senevé est jeté en terre, et, avec l'aide du ciel, il grandira et deviendra un arbre aux puissants rameaux et au verdoyant feuillage.

THOMAS CHAPAIS.

LES DEUX PETITS SAINT-JEAN-BAPTISTE OFFICIELS REPRÉSENTANT LA DIVISION DU NORD

(SECTION SAINT-JEAN-BAPTISTE)



ROMÉO, enfant de M. Arthur Barek

ISIDORE, enfant de M. Maurice Desroches

(Photo. Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, coin de la rue Ontario)

PAS D'HUISSIERS EN PARADIS

LA LEGENDE DES AVOCATS

Les huissiers, dit-on, n'ont jamais fourni un seul saint au paradis. Je n'en doute guère. Mais les avocats n'en ont fourni qu'un seul. Et encore est-il entré au ciel par une supercherie digne du métier.

—Contez-moi donc l'histoire de cet avocat qui a forcé la consigne céleste.

—Il y a trois siècles environ, un avocat se glissa au paradis sous le nom d'un sien cousin, abbé de Citeaux, qui venait de mourir en odeur de sainteté.

Tout alla bien pendant deux jours, et personne ne s'en douta. Mais, au bout de deux jours, notre avocat eut la nostalgie du palais. Il s'ennuyait. Il se mit donc à arpenter les parvis du ciel, dévissant les passants, comme il faisait autrefois dans la salle des Pas-Perdus.

—Une cause ! une cause ! il me faut une cause ! Je veux une cause, dussé-je plaider pour rien.

Mais tous les passants avaient un air joyeux qui ne dénotait guère les préoccupations de la chicane. Il était consterné, furieux.

Tout à coup, il avisa une jeune femme, vêtue de longs habits de deuil, qui, les yeux baissés, le front mélancolique, se promenait lentement en donnant la main à un enfant.

—Victoire ! s'écria notre homme en faisant une gambade joyeuse. Voilà mon affaire. Voilà la veuve et l'orphelin.

En un tour de main, il ajuste son rabat, drape

élégamment sa robe, et se présente à la veuve en décrivant la plus aimable de ses courbettes.

—Madame est demanderesse ? fait-il d'une voix mielleuse. Oh ! vous pouvez, madame, avoir toute confiance en mes lumières. Du reste, j'ai l'oreille du tribunal.

La dame lève les yeux et... pousse un cri de terreur.

—Mon Dieu ! dit-elle, mais cet homme est Mtre Parlecreux. C'est l'avocat qui m'a ruiné il y a un an.

Au cri poussé par la veuve, une grande foule accourut. On l'entoure, on la questionne.

Une clameur générale retentit bientôt.

—Un avocat ! il y a un avocat au paradis ! Mais à quoi pense saint Pierre.

Saint Pierre arrive à son tour. Il reconnaît son erreur, et somme l'intrus de quitter à l'instant même une demeure qui lui est interdite. M. Parlecreux, un instant intimidé, reprend bien vite toute son assurance. Il monte sur un tertre, retrousse ses manches, tousse, se mouche, puis, étendant ses mains vers l'auditoire, il s'écrie :

—“Quid' cur ? quare ? quomodo ? quando ?”

—Vous m'ennuyez, riposte crûment le gardien du ciel. Allez-vous-en.

—J'y consens, si toutefois la chose est légale. Je demande au tribunal la permission de lui poser une seule question.

—Posez, mais vite.

—Messieurs, s'il y a dans l'univers un lieu où la loi doit être respectée, il me semble que c'est ici, dans l'éternelle Justice.

—Certainement.

—Eh ! bien ! messieurs, d'après la loi, un propriétaire ne peut expulser un locataire sans lui envoyer une sommation par huissier. J'attends la sommation.

Saint Pierre fut ébranlé par ce raisonnement.

—Soit ! dit-il, qu'on aille chercher un huissier pour faire la sommation.

Cinq ou six officiers partent immédiatement à la recherche d'un huissier. Mais, après de longues investigations, ils revinrent sans amener l'officier civil.

—Eh bien ! fait saint Pierre, où est cet huissier ?

—Au fait, je n'y pensais plus. Jamais il n'en est entré un seul ici. Comment faire ?

L'éclat de rire de M. Parlecreux lui répond en voyant l'embarras du gardien céleste.

—J'attendrai longtemps ma sommation, dit-il, en faisant un geste victorieux.

Saint Pierre était battu. Un de ses conseillers lui souffla l'idée de laisser entrer, pour quelques jours seulement, un huissier au paradis, afin d'expulser l'avocat.

—Ce serait un mauvais expédient, répondit-il. Vous ne connaissez pas les avocats. Le nôtre trouverait moyen d'ergoter sur la validité de la sommation, et, finalement, ne partirait pas du tout. De sorte que je me trouverais avec un avocat et un huissier sur les bras.

C'est déjà trop du premier.

Et voilà pourquoi il y a un avocat au paradis.

LES BONNES FÉES

(Suite et fin)

Soudain, le chêne fatidique apparut. Une clameur de joie s'éleva, plus forte que la rumeur du fleuve. Depuis des siècles, le chêne de Copnac se dresse là, à la lisière de la forêt, abondant de verdure, large de neuf mètres de circonférence. Ses sept branches nerveuses, plus résistantes que le fer, s'entre-croisaient fraternellement, versant une ombre de chapelle où ne pousse, dans le sol humide, aucun brin d'herbe. Ainsi qu'un pèlerin, il est recouvert de menues croix naïves, de branchettes épinglées à même son écorce. Les orages, ainsi que des oiseaux de proie, hurlent sans l'entamer autour de ses ramures. Dès le printemps, les pinsons et les merles bâtissent leurs nids entre ses fourches noueuses, et leurs chansons ne sont-elles pas la voix toujours jeune du chêne qui reverdit ?

Dans le bois, autour du chêne sacré, les Sorcières, dit-on, avec les Fées se rassemblent, durant les nuits tranquilles. On dit que ce sont des créatures humaines, mortes il y a des siècles, et qu'elles reviennent ainsi, aux heures des ténèbres, pour aimer la terre encore, la terre commune des plantes et des races. Elles prient pour l'humanité, dont elles écoutent, au sein de leur solitude, les vœux et les lamentations. On dit que Dieu, par privilège, les conserve aux pays des Landes, du Labourd et du Marensin. Se souvenant des maïs dorés, des horizons de sables et de bois, elles prient, agenouillées au pied du chêne de Copnac, sur ses racines, pareilles à des marches d'autel. De leurs yeux profonds coulent les larmes, que les creux des racines, ainsi que des bénitiers, recueillent. Et leurs larmes, eau claire et merveilleuse, purifient les yeux, le corps et l'âme des affligés ou des pauvres qui croient au Chêne des Fées.

Le peuple maintenant défilait en ordre, sous les feuillages, à la clarté de la croix d'or que l'enfant de choeur tenait bien haut. Chacun, après avoir prononcé son vœu, se mouillait les yeux et les lèvres, tandis que le prêtre, tête nue, donnait à tous la bénédiction. Des vieux, des jeunes filles, piquaient leurs branchettes en croix sur le tronc rugueux du chêne. La dernière bannière des confréries et des villages s'étant inclinée, le cortège remonta le chemin de l'Adour d'une allure plus vive, en psalmodiant des cantiques.

Sur les racines de l'arbre, les deux époux demeurèrent seuls. Paulo aimait la parole mystérieuse des bois.

— José, dit-il, après avoir puisé au creux des racines l'eau merveilleuse et claire, José, baigne ton visage et tes yeux dans mes mains.

Docile, elle se baigna dans les paumes calleuses de l'homme. L'orage de la nuit avait-il renouvelé les larmes des Fées et des Sorcières ? L'eau était fraîche comme la rosée d'automne.

Josée, ensuite, s'agenouilla auprès de Paulo. Les mains jointes, le front sur les racines, ils prononcèrent leurs prières. Bientôt, après lui, elle se redressa lentement, en une sorte d'extase, les yeux vers le ciel, qu'on entrevoyait parmi les branches. Et comme transfigurée, radieuse, en son costume de paysanne, elle s'élançait, semblable aux anges de marbre qui décorent les églises. Elle regarda alentour, la terre, la forêt, elle entendit la voix mâle du fleuve, et s'essuyant les paupières de ses doigts, qui lui paraissaient déliés d'entraves, elle regarda son homme, spontanément l'embrassa.

— Reposons-nous, lui dit-il. Vers le soir, quand la chaleur sera tombée, nous repartirons.

C'est qu'il tremblait aussi. Il craignait que, dans la ferveur de ses prières, José ne songeât à la mort, au chemin du paradis, à la route céleste qui, dans les songes, resplendit davantage que la terre d'été couverte de fleurs et de fruits. Mais elle, soupçonnant son appréhension, lui saisit les mains avec une bonté secourable.

— Je me sens meilleure, murmura-t-elle. J'aimerais, je veux aimer tes arbres, ta plaine monotone, où nous serons seuls.

Dans l'excès de sa joie, Paulo ne put parler. Il vit la forêt plus épaisse, plus belle, qui chantait au lointain, ainsi que la foule pieuse, tout à l'heure, sous les feuillages. Jusqu'au soir, ils demeurèrent dans l'ombre du Chêne. José, la tête sur l'épaule de son homme, se rémémora les jours divins où elle s'appuyait ainsi sur l'épaule de sa mère, pour écouter les sonnettes de son aïeule et s'endormir.

Après avoir mangé du pain et des châtaignes, José de nouveau s'appuya sur l'épaule de son maître, et ferma les yeux.

— Dors sans crainte.

Elle s'endormit d'un sommeil innocent, en faisant avec sa respiration moins de bruit dans le silence qu'une feuille sous la brise. Paulo distinguait à peine son visage, sa bouche rose, ses yeux pareils à de menus coquillages clos. Il la sentit palpiter contre sa poitrine, et, dans une félicité sans mélange, il crut l'adorer pour la première fois.

Les oiseaux, peu à peu, dans le réseau des branches, vinrent dormir aussi. La forêt immense eut un bourdonnement de maison d'amis. Le fleuve roula plus fort son onde. La solitude se développa plus vaste sur les collines, sur la ville assoupie. Paulo entendit plus clair le tintement de l'heure, au clocher de la paroisse lointaine. Quelques étoiles s'allumèrent çà et là, dans le firmament presque bleu, tout moiré des lueurs de la lune.

Au milieu des bois, à leur lisière, des clartés soudaines écartèrent vaguement les fourrés sombres ; des branches craquèrent, de grands buissons frémirent. Paulo, entre deux racines, également s'endormit, et José sommeilla toujours.

Le murmure amical des chênes se rapprocha du fleuve qui grondait. Sous les frondaisons par moments dissipées, dans les éclaircies soudaines, des formes jeunes apparurent, des femmes voilées de lumière et nonchalantes, et qui passaient, repassaient, autour du chêne séculaire, en répétant tout bas les cantiques du peuple. Les Fées bienheureuses venaient dans la solitude, cette nuit sacrée, veiller sur les deux époux.

Quand ils rouvrirent leurs yeux éblouis, elles s'évanouirent, et l'espace au-dessus des bois, au-dessus du fleuve frémissant en lourds remous, fut inondé de plus de clartés.

Josée et Paulo se relevèrent, avec une joie étrange qu'ils ne savaient pas dire.

— J'ai dormi, murmura-t-elle. Oh ! ta forêt, où est-elle ?

— Nous avons reposé sous le Chêne de Copnac. Il nous protège. Il a peut-être ainsi protégé nos parents.

— Allons dans ta forêt, chez nous.

Ils s'en allèrent, sans se retourner une seule fois, du pas content des pauvres qui vont au travail.

Déjà les maisons se rapinaient, au bord du chemin : les volets battaient contre les murailles, les chevaux s'ébrouaient à la porte des écuries.

Chez eux aussi, la forêt était blanche, enveloppée des brumes de l'aube. Pourtant, des ombres traînaient dans des groupes de pins touffus. Les deux époux marchaient vite, à cause du froid de la rosée.

Tout à coup, une rumeur plus ardente que celle de la mer frappa leurs oreilles. Paulo, épouvanté, examina de toutes parts. Il reconnaissait bien cette voix sinistre, le grondement de l'incendie qui, pendant des heures et des jours, dévore plusieurs domaines. Là-bas, vers leur cabane, il aperçut une flamme qui bondissait, montait, se tordait ainsi qu'un serpent fabuleux.

Alors, jetant un cri, il frappa du pied le sol avec colère.

— Tu avais raison, José. Le malheur est sur nous. Tu n'aurais jamais dû quitter la Chalosse.

— Tais-toi, je n'ai plus peur de ta forêt, maintenant.

Forte et hardie, à son tour, elle saisit l'homme par la main et l'entraîna.

— Si notre chaume est détruit, dit-elle, nous en construirons un autre.

Il marcha de bon cœur, tout réconforté par la tendresse et l'élan de son épouse.

Cependant, les flammes, par bonds énormes, chevauchaient. On entendait dans le feu les arbres crépiter, tomber avec un fracas dont le sol retentissait au loin. Soudain, des hommes, des femmes, des enfants, surgirent d'un fourré, en troupeau. C'étaient les charbonniers, les sauvages noirs, fuyant l'incendie invincible qui parfois court plus vite, et ils emportaient leurs carrioles, leurs tentes, leurs meubles estropiés, leurs bêtes, et ils criaient de terreur et de rage, si affolés qu'ils ne remarquèrent point les deux époux dans leur chemin de solitude.

— Ces lourdes brutes, maugréa Paulo, auront voulu allumer le feu de la Saint-Jean, et ils ont provoqué l'incendie, le fléau pire pour nous que toutes les pestes. Les malheurs du passé ne servent jamais de leçon.

Ils marchaient d'un pas précipité. José avait hâte de retrouver la cabane, où elle avait serré ses costumes de jeune fille, ses amulettes et ses saintes images, petits cadeaux de sa mère, trésors pour elle irréparables. Elle tremblait, à mesure qu'on approchait.

Enfin, ils la reconnurent, la petite maison ado-

rée, au revers du talus. Les flammes l'avaient évitée, par quel miracle ?

— Tu vois, s'écria-t-elle, le Ciel nous favorise.

— Misère ! gémit-il. Combien de camarades seront pour des années sans pain et sans ouvrage !

Ils ôtèrent leurs habits du dimanche. Paulo, trop fatigué pour se rendre au travail, demeura tout le jour auprès de José, devant la porte. La brise, soufflant de la riante Chalosse, chassait vers la mer l'odeur des herbes brûlées, des arbres meurtris, et les fumées grises qui s'échappaient encore des brasiers entassés. Autour d'eux, s'exhalait le parfum des fougères intactes, des feuillées brillantes et parfumées. Ils étaient si radieux de se sentir bien seuls, qu'ils oubliaient le monde, leurs pareils, les pauvres, que l'incendie avait faits plus pauvres.

Dans la religion de la forêt, ils parlaient bas, comme si son âme étrange et mystérieuse les eût écoutés. Une fois que Paulo écartait son béret du visage, elle lui toucha le front, en souriant :

— Que se passe-t-il là ? lui demanda-t-elle. Tu rêves ?

— Oui, je revois le Chêne, la nuit d'argent, les Fées toutes blanches. Te souviens-tu ?

— Ne parlons jamais de ces choses : elles sont trop sacrées pour que des paroles humaines les effleurent. Seulement, si tu veux, nous irons chaque année renouveler sur l'écorce du chêne notre petite croix.

— Oui. Nous apporterons même des branchettes de ma pinada.

Il souriait aussi. Après un silence, il dit, en levant un doigt vers les cimes des arbres que le feu avait épargnées :

— Entends-tu ? Les oiseaux viennent chez nous, maintenant. Parbleu, il n'y a partout qui misère et ruines.

Tout bas, plus bas, il ajouta, de sa meilleure grâce :

— Et si, un jour, l'église de Labouheyre allume pour nous les cierges du baptistère ; si le Chêne de Copnac veut que tu sois mère dans les Landes, dis, n'aimeras-tu pas mon pays jusqu'à la mort ?

Josée, les yeux baissés, s'interrompit de coudre. Ensuite elle regarda son maître, doucement s'inclina vers lui. Ils s'embrassèrent, tandis que le soleil rayonnait sur le talus du chaume et sur les pins mélodieux.

GEORGES BEAUME.

AME GENEREUSE, VA !



— Je n'ai pas de monnaie, mais, tenez... voilà une correspondance d'omnibus... En vous dépêchant, elle pourra encore vous servir !

Pitanchard s'arrête devant l'affiche du syndicat des marchands de vins, où il est dit, d'après Duclaux, que l'alcool est un aliment.

— Sans m'en douter, observe-t-il d'un air satisfait, j'ai joliment bien déjeuné ce matin !

MONUMENTS HISTORIQUES DE MONTRÉAL ET DE LA BANLIEUE



SAINTE-CUNÉGONDE.—D'IBERVILLE



MONTRÉAL.—MAISONNEUVE, PLACE D'ARMES



SAINT-HENRI.—JACQUES-CARTIER

(Photo. Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis)

MON PAYS, MES AMOURS

Le jour de la fête d'une mère fait époque parmi les joies de l'enfance. Le souvenir de ces réjouissances intimes parfume le cœur. Telles on retrouve encore, après des années, les dernières exhalaisons des roses mortes, dans les feuillets d'un vieux livre jauni par le temps.

La mère est assise dans le grand fauteuil du salon, la figure illuminée d'un radieux sourire et les petits, rangés autour d'elle, lui offrent leurs souhaits de bonheur. Petit Paul déclame une belle poésie. Lili, de sa faible voix, douce comme un soupir de rossignol, module une jolie romance, en tapotant sur le piano un accompagnement admirablement faux, et Bébé, tout bouclé, rose comme un chérubin, esquisse gravement une ébauche de salut et gazouille : "Le souriceau et le chat".

Un souriceau tout zeune... tout zeune... tout.....

Mais il se trouble, rougit, balbutie, éclate en sanglots et court se cacher dans les bras de sa mère.

—Sait plus !... Z'ai tout oublié ! Mais ze t'aime.....

A ce cri d'amour, échappé de ces lèvres ingénues, le cœur de la mère a vibré ; son émotion contenue tombe en une pluie de baisers sur la tête du cher innocent, qui sourit maintenant à travers ses larmes.

O Patrie, notre mère, comme mes aînés dans l'Art, je voudrais célébrer ta glorieuse beauté et forcer la lyre à suivre mes chants, mais hélas ! ma main tremble, je sens les cordes glisser sous mes doigts, je ne puis que jeter ce cri du petit enfant : Mère, je t'aime !

Oui, je t'aime, comme on aime la vie simplement, instinctivement, comme on respire l'air du ciel. Que l'immensité de l'Océan s'interpose entre le Canada et nous, la nostalgie, cette variété du mal d'amour, nous étirent et comme une pieuvre boit, jusqu'à la dernière goutte, le sang de nos veines.

Transplantés sur une terre étrangère, nous ne faisons que traverser un rêve, notre âme est restée au pays, il ne faut parfois, pour la ramener, qu'un coin de paysage, qui rappelle la ferme de "chez nous", une ronde de paysans, que le grand-père chantait pour nous endormir, un son de voix connue et aimée, etc. La patrie, c'est le foyer où l'on naquit et grandit, le premier bégaiement de l'enfant, la mère qui nous berce, le premier amour, la première larme, les espoirs, les chimères, les souvenirs, la langue avec ses idiomes, son "patois" qui n'a de sens que pour un certain nombre d'individus, etc.

La Patrie, c'est le coin où reposent les ancêtres, le ciel constellé d'étoiles, qu'ils ont comme moi souvent interrogé, sans en faire descendre le rayon qui éclaire les âmes ; le soleil fécondant le travail de nos braves laboureurs. C'est le Saint-Laurent, la grande nappe d'eau douce qui coule large et sereine au sortir des grands lacs, pleine de langoureux amoureux. Mais la belle a des caprices, elle laisse sa robe d'azur, revêt une jupe de gaze écumeuse et vient pirouetter sur la pointe escarpée des rochers avec la légèreté d'une danseuse de ballet.

La folle bayadère fait voler en pleine brise son écharpe floconneuse, tandis qu'un invisible orchestre de castagnettes et de tambourins cadence le rythme de cette étourdissante farandole. Puis elle se calme, reprend sa robe bleue, frangée de vert, parsemée de bouquets de nénuphars, et redevient la vierge frissonnante où le ciel pur reflète sa transparence. L'hirondelle, en passant l'effleure de son aile, et les algues lui font de belles révérences. Tour à tour mélancolique, rieuse, tapageuse, la belle rivière descend à la mer. Mais en avançant vers l'abîme, une tristesse sourde gronde en elle, est-ce le regret des coquets villages qui se sont mirés dans son onde, l'insouciance de son bavardage sur les galets, ses folles danses sur les rochers ? Roule, infortuné, vers l'océan qui t'attire fatalement. Où vas-tu ? Ton flot mêlé à l'eau amère gardera-t-il sa personnalité en perdant son nom ? Ton destin, comme le nôtre, ô Saint-Laurent, est-il voilé de mystère.

La patrie, c'est tout ce que l'on aime et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. La forêt, quand au printemps la sève des érables coule en larmes d'or le long de l'écorce brune. Ce nectar que le Canadien aspire à même le chalumeau, et qui versé en ses veines la force des jeunes dieux et le courage des lions. Nos pères, les druides, recueillaient en grande pompe le gui des chênes sacrés, et ces solennités nationales revêtaient un carac-

tère de majestueuse grandeur. Avons-nous dégénéré ? Nos forêts en avril deviennent des temples rustiques, le soleil, comme une immense lampe de vermeil, jette des flots de lumière crue sur les officiants, qui entourent une chaudière bouillante, d'où monte une odeur d'encens. Là, s'accomplit le mystère. Le grand-prêtre y plonge une palette de bois avec une sainte gravité. De petits globules transparents flottent dans l'air, on dirait les génies du bois qui rigolent en l'honneur du dieu printemps. Le liquide d'or gonfle dans la grande chaudière, s'épaissit pour finir par se cristalliser. Un chant de triomphe s'élève dans l'air vibrant comme une fanfare. Tous s'approchent, irradiés par l'extase, l'eau du désir mouille leurs lèvres et leur bouche s'ouvre toute grande pour savourer cette manne céleste, le sucre du pays, ce bonbon divin, plus doux qu'un rayon de miel, plus exquis que toutes les crèmes et les pâtes humaines.

O Patrie, mère bonne et généreuse, je t'aime. Mais d'où vient cette tristesse persistante qui assombrit ton front comme un crêpe de deuil ?

Le cœur maternel, hélas ! se souvient toujours ! L'enfant qui dort sous le marbre des cimetières tient à l'âme de la mère par des fibres mystérieuses. Tu pleures toujours les martyrs de Trentesept ! Les fils de ton amour, orgueil et gloire de tes cheveux blancs. Mais ils vivent, ces vaillants, ces héros. Le temps n'a pas effacé leur mémoire honorée, chaque aube nouvelle redore leurs noms sur le mausolée, et c'est pour eux que Victor Hugo a chanté :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil, la foule vienne et prie,
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus
[beau.

Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La croix d'un peuple entier les berce en leur tom-
[beau.

Tu pleures, mère, en regardant ces pâles enfants des héros, qui renient leur langue et lèchent les pieds des vainqueurs, et tu trembles de les voir esclaves un jour ! Rassure-toi, le sang français ne peut mentir, et si l'on t'insultait ainsi que la France, notre aïeule, les fils des Papineau, des Duquette, des Cardinal, des Chénier, des de Lorimier, des Mercier, se lèveraient, terribles, et, sous le drapeau tricolore, ils marcheraient fiers et braves pour venger leur honneur outragé.

Mais leur rêve est un rêve de paix, de confraternité universelle, quand les préjugés et les distinctions de classes auront abaissé leur bannière devant la charité et l'amour.

COLOMBINE.

NOTRE MUSIQUE

L'"Album Universel" est heureux d'offrir aujourd'hui à ses lecteurs quatre pages entières d'excellente musique, sous la forme d'un supplément susceptible d'être facilement détaché du journal, sans affecter la pagination de ce dernier.

"Pendant le bal", d'Ernest Gillet, est une composition enlevante :

Des oppositions de nuances portant sur des périodes entières ; dans chaque période des contrastes de mouvements ; des sentiments différents exprimés par les rythmes, caractéristiques de la pensée du compositeur, telles sont les indications générales que l'on peut donner sur ce morceau de genre un peu descriptif. Au début, une sorte de gavotte, d'un sentiment langoureux et tendre, d'une sonorité douce et vaporeuse, aux mouvements ralentis par moments jusqu'à doubler la valeur des mesures précédentes ; puis par une transition graduelle, le "tempo de gavotte" disparaissant peu à peu, un rythme de valse chaleureuse et entraînant, quoique modéré, donne une opposition brillante au clair-obscur du début : ce contraste s'affirme principalement dans le passage en "la" majeur, où les 4 notes contre 3 de certaines mesures demanderont une exécution vigoureuse et large ; bien travailler ces passages lentement et également, car il y a là une petite difficulté à vaincre. La période finale apporte une nouvelle couleur au morceau, en ramenant le tempo du début, avec une sonorité pleine, nourrie, et très opposée aux nuances discrètes et un peu effacées avec lesquelles ce motif avait d'abord été présenté. Les arpegges de la main gauche demandent ici une grande égalité d'exécution, et les accords de la fin un jeu ample et élargi.

CURIEUSES COUTUMES MEXICAINES

LE BAPTÊME DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Au Mexique, comme dans toutes les républiques de l'Amérique latine, le culte catholique, principalement dans les campagnes, s'entoure parfois de pratiques qui sembleraient tout au moins étranges aux catholiques d'Europe. C'est que les prêtres d'origine ou d'éducation européenne, trop peu nombreux, sont accaparés par les églises des grandes villes, tandis que les districts ruraux doivent se contenter de prêtres indigènes, qui n'ont pas assez d'autorité, assez de prestige, pour lutter contre les superstitions locales.

Ainsi, j'eus plusieurs fois, au Mexique, l'occasion d'assister à une fête bizarre : la bénédiction des animaux domestiques. Les villageois se préparent plusieurs semaines d'avance à cette solennité. Les façades des maisons sont décorées de guirlandes de papier multicolore et de tentures, entremêlées de palmes vertes ou de feuillage de "carrizo" (bambou mexicain).

Dès la veille de la fête, les paysans des environs affluent dans le village, poussant devant eux des troupeaux de chevaux, de boeufs ou de chèvres, qu'ils parquent sur la place de l'église ou dans les rues avoisinantes.

La nuit se passe à faire la toilette de tous ces animaux. Les chevaux sont particulièrement soignés ; on leur entoure le corps de bandes de papier de toutes couleurs ; leurs crinières sont tressées avec des rubans, et leurs longues queues sont empapillotées de papiers roses.

Au matin du grand jour, c'est la toilette des animaux de petite taille qui commence : chats, chiens, poules. Les chats sont bien amusants sous leur attirail de gala. On les habille de robes qui les feraient prendre pour des poupées ; leurs têtes se couvrent de bonnets tuyautés dont les brides se nouent sous le cou.

C'est un spectacle du plus haut comique que de voir des rangées de chats emmitoufflés, et tournant sur les passants de gros yeux effarés. Dans une autre partie de la place, les villageois alignent des cages de toutes formes, ornées de rubans et de fleurs. Elles contiennent des oiseaux chanteurs, canaris, rossignols, moqueurs.

Mais que dire des poulets ! Eux aussi sont coiffés de curieux bonnets de papier de couleur, retenus sur leurs crêtes naissantes par des brides qui se nouent sous le cou. Leurs corps sont enveloppés de papiers clairs, et les pattes s'entourent de bandes roses ou vertes.

Et rien n'est plus comique que ces poulets endimanchés, qui, de loin, font songer à des nains grotesques.

Enfin, le prêtre indien apparaît, et la fanfare du village entonne l'hymne national mexicain.

S'avancant au bord de la terrasse qui précède l'église, il asperge d'eau bénite la multitude d'animaux, et tous ceux qui ont reçu une goutte d'eau sont mis de côté par leurs maîtres : ils deviennent les favoris de la famille du fermier, et seront condamnés, quoi qu'il arrive, à ne mourir que de vieillesse. Cette curieuse coutume du baptême des animaux domestiques se pratique encore dans certaines campagnes italiennes.

A. LEBLANC.

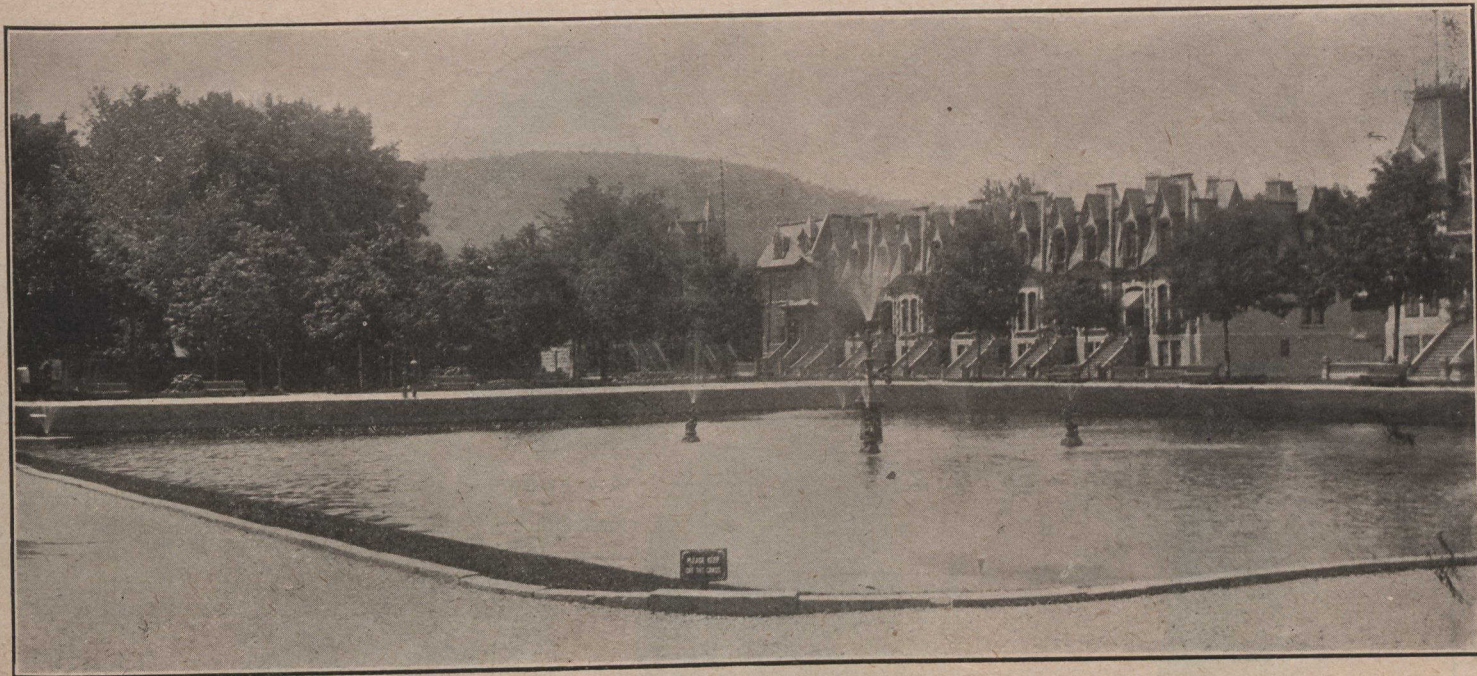
A CHACUN LE SIEN

Par un oubli involontaire et regrettable, nous n'avons pas mentionné dans la récente page publiée dans l'"Album Universel" au sujet du cinquantenaire de la fondation du collège de Lévis, que les photographies de l'Hon. Lomer Gouin, de MM. Arthur Tanguay et Louis-V. Filteau, nous ont été gracieusement fournies par MM. Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis.

REMARQUE

Pour rétablir la pagination régulière du numéro de ce jour, nos lecteurs devront déplacer la page 181 pour la mettre après la page 180. Les besoins de l'impression sont la cause de cette irrégularité.

LES GRANDS SQUARES DE MONTRÉAL



LE SQUARE SAINT-LOUIS



LE SQUARE VIGER



LE SQUARE DOMINION



Les présidents des diverses sections de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal et de la banlieue

PHOTO. LAPRÉS et LAVERGNE, 360 rue Saint-Denis

Paul Caron 1903

JACQUES-CARTIER

(SAINT-MALO)

Voici l'âpre océan.

La houle vient lécher
Les sables de la grève et le pied du rocher
Où Saint-Malo, qu'un bloc de sombres tours cré-
[nelle,

Semble veiller, debout comme une sentinelle.
Sur les grands plateaux verts, l'air est tout em-
[baumé

Des aromes nouveaux que le souffle de mai
Mêle à l'âcre senteur des pins et des mélèzes
Qu'on voit dans le lointain penchés sur les falaises,
Le soleil verse un flot de rayons printaniers
Sur les toits de la vigne et sur les blancs huniers
Qui s'ouvrent dans le port, prêts à quitter la côte.
C'est un jour solennel, jour de la Pentecôte.

La cathédrale a mis ses habits les plus beaux ;
Sur les autels de marbre un essaim de flambeaux
Lutte dans l'ombre avec les splendeurs irisées
Des grands traits lumineux qui toment des croi-
[sées.

Agenouillé tout près des balustres bénits,
Un groupe de marins que le hâle a brunis,
Devant le Dieu qui fait le calme et la tempête,
Dans le recueillement prie en courbant la tête.
Un homme au front serein, au port ferme et vail-
[lant,

Calme comme un héros, fier comme un Castillan,
L'allure mâle et l'oeil avide d'aventure,
Domine chacun d'eux par sa haute stature.
C'est Cartier, c'est le chef par la France indiqué ;
C'est l'apôtre nouveau par le destin marqué
Pour aller, en dépit de l'océan qui gronde,
Porter le verbe saint à l'autre bout du monde !
Un éclair brille au front de ce prédestiné.
Soudain, du sanctuaire un signal est donné,
Et, sous les vastes nefes pendant que l'orgue roule
Son accord grandiose et sonore, la foule
Se lève, et, délirante, en un cri de stentor,
Entonne en frémissant le " Veni, Creator ! "

De quels mots vous peindrais-je, ô spectacle su-
[blime ?

Jamais, aux jours sacrés, des parvis de Solime,
Chant terrestre, qu'un choeur éternel acheva,
Ne monta plus sincère aux pieds de Jéhova !

L'émotion saisit la foule tout entière,
Quand, du haut de l'autel, l'homme de la prière,
Emu, laissa tomber ces paroles d'adieu :
— Vaillants chrétiens, allez sous la garde de Dieu !

O mon pays, ce fut dans cette aube de gloire
Que s'ouvrit le premier feuillet de ton histoire !
Trois jours après, du haut de ces mâchecoulis
Par le fer et le feu mainte fois démolis,
Saint-Malo regardait, fendant la vague molle,
Trois voiliers qui doubleraient la pointe de son môle,
Et, dans les reflets d'or d'un beau soleil levant,
Gagnaient la haute mer toutes voiles au vent.

Le carillon mugit dans les tours ébranlées ;
Du haut des bastions en bruyantes volées
Le canon fait gronder ses tonnantes rumeurs ;
Et, salués de loin par vingt mille clameurs,
Au bruit de l'airain sourd et du bronze qui fume,
Cartier et ses vaisseaux s'enfoncent dans la brume !

Le voyage fut rude, et le péril fut grand.
Pourtant, après avoir, plus de deux mois durant,
Vogué presque à tâtons sur l'immensité fauve,
La petite flottille arriva saine et sauve
Auprès de bords perdus sous d'étranges climats....

— " Terre ! " cria la voix d'un mousse en haut des
[mâts.

C'était le Canada mystérieux et sombre,
Sol plein d'horreur tragique et de secrets sans
[nombre,

Avec ses bois épais et ses rochers géants,
Emergeant tout-à-coup du lit des océans !

Quels êtres inconnus, quels terribles fantômes,
De ces forêts sans fin hantent les vastes dômes,
Et peuplent de ces monts les repaires ombreux ?
Quel génie effrayant, quel monstre ténébreux
Va, louche Adamastor, de ces eaux diaphanes,
Surgir pour en fermer l'entrée à ces profanes ?
Aux torrides rayons d'un soleil aveuglant,

Le cannibale est là peut-être, l'oeil sanglant,
Comme un tigre, embusqué derrière cette roche,
Qui guette, sombre et nu, l'imprudent qui s'ap-
[proche.

Point de guides. Partout l'inexorable accueil !
Ici c'est un bas-fond, là-bas c'est un écueil ;
Tout semble menaçant, sinistre, formidable ;
La côte, noirs rochers, se dresse inabordable....

Les fiers navigateurs iront-ils jusqu'au bout ?

— En avant ! dit Cartier qui, front grave et debout,
Foule d'un pied nerveux le pont de la dunette,
Et, pilote prudent, promène sa lunette
De tribord à bâbord, sondant les horizons.
Alors, défiant tout, naufrage et trahisons,
Pavillons déployés, Grande et Petite Hermine,
Avec l'Emerillon, qui dans leurs eaux chemine,
Le Breton, qu'on distingue à son torse puissant,
Jalobert, le hardi caboteur d'Ouessant
Qu'on reconnaît de loin à sa taille hautaine,
Tous, au commandement du vaillant capitaine,
Entrent dans l'entonnoir du grand fleuve inconnu.

Sombre aspect ! De forêts, un réseau continu
Se déploie aussi loin que le regard s'élançe.
Nul bruit ne vient troubler le lugubre silence
Qui, comme un dieu jaloux, pèse de tout son poids
Sur cette immensité farouche des grands bois.

A gauche, des plateaux perdus dans les nués ;
A droite, nes hauteurs qu'on dirait remuées
Par quelque cataclysme antédiluvien ;
En face, l'eau du fleuve énorme qui s'en vient
Rejaillir sur la proue en gerbes écumantes ;
Des flots dénués par l'aile des tourmentes ;
De grands caps désolés s'avancent dans les flots ;
Des brisants sous-marin, effroi de matelots ;
Des gorges sans issue où le mystère habite ;
Partout l'autérite du désert sans limite,
La solitude morne en sa sublimité !

Pourtant, vers le couchant le cap orienté,
La flottille s'avance ; et sans cesse, à mesure
Que les lointains brumeux que la distance azure
Se dessinent plus clairs aux yeux des voyageurs,
Rétrécissant aussi ses immense largeurs,
Le grand fleuve revêt un aspect moins sauvage ;
Son courant roule un flot plus calme ; le rivage
Si sévère là-bas devient moins tourmenté ;
Et, tout en conservant leur fière majesté,
Ces vastes régions que le colosse arrose,
Où dort la forêt vierge, et dont le regard ose
Pour la première fois sonder les profondeurs,
Se drapent par degrés d'éclatantes splendeurs.
Le coup d'oeil constamment se transforme et
[varie.

Enfin, la rive, ainsi qu'un décor de féerie,
Sous le flot qui se cadre en un brusque détour,
S'entr'ouvre, et tout à coup démasque le contour
D'un bassin gigantesque où la Toute-Puissance
Semble avoir mis le comble à sa magnificence.

Un cirque colossal de sommets inclinés ;
Un vaste amphithéâtre aux gradins couronnés
De pins majestueux et de grands bouquets d'or-
[mes ;

Un promontoire à pic aux assises énormes ;
Au fond de l'horizon un bleuâtre rideau
Sur lequel se détache une avalanche d'eau,
Avec d'âpres clameurs croulant dans un abîme....
Partout, au nord, au sud, la nature sublime
Dans le cadre idéal d'un conte d'Orient !

Cartier est là debout, glorieux, souriant,
Tandis que ses Bretons, penchés sur les bordages,
Groupés sur les timacs, suspendus aux cordages,
Par un long cri de joie, immense, spontané,
Eveillent les échos du vieux Stadaconé !

Puis, pendant qu'on évite au courant qui dévire,
Chacun tombe à genoux sur le pont du navire ;
Et ces bois, ces vallons, ces longs coteaux dor-
[mants,

Qui n'ont encor vibré qu'aux fauves hurlements.
Des fauves habitants de la forêt profonde,
Au milieu des rumeurs de la chute qui gronde,
Retentissent enfin — jour régénérateur ! —
Pour la première fois d'un hymne au Créateur.

Le lendemain matin, au front de la montagne
D'où Québec aujourd'hui domine la campagne,
Une bannière blanche au pli fleurdelisé,

Drapeau par la tempête et la mitraille usé,
Flottait près d'une croix, symbole d'espérance....

Le soleil souriait à la Nouvelle-France !

Ce jour est déjà loin ; mais gloire à toi, Cartier !
Gloire à vous, ses vaillants compagnons, groupe
[altier

De fiers Bretons taillés dans le bronze et le chêne !
Vous fîtes les premiers de cette longue chaîne
D'immortels découvreurs, de héros canadiens,
Qui, de l'honneur français inflexibles gardiens,
Sur ce vaste hémisphère où l'avenir se fonde,
Ont reculé si loin les frontières du monde !

LOUIS FRECHETTE

SURSUM CORDA

Voix du patriotisme, écho de la pensée
D'un peuple dont l'étoile, un moment éclipse,
Rayonnera dans l'avenir.
Refole des vains bruits l'onde tumultueuse,
Eclate dans les airs, plane, majestueuse,
Sur les fastes du souvenir.

Jadis on vit trois nefes à la coque fragile
Fendre les flots amers, apportant l'Evangile
Au sombre enfant de la forêt.
Cartier les commandait. Le hardi capitaine
Fixa le but final de sa course lointaine
Aux agrestes bords du Lairet.

Lorsque ce précurseur des apôtres sublimes
Ouvrait ainsi la route aux futures victimes
D'inénarrables dévouements,
Il dut prévoir nos maux comme nos jours pros-
[pères

En arborant la croix sur ce sol que nos pères
Ont jonché de leurs ossements.

La croix, c'est le salut ; la croix, c'est l'espérance ;
C'est le triomphe au prix de longs jours de souf-
[rance,

Double emblème d'un double sort,
Etendard bien choisi pour une race altière
Qui, d'un sang généreux légitime héritière,
Devait prendre un superbe essor.

Ni les froids aquilons, ni le feu, ni le glaive
N'ont jamais pu tarir la plantureuse sève,
Suc nourricier du fier rameau
Qui, séparé du tronc, étend son vert feuillage
Si loin que sa croissance aujourd'hui porte om-
[brage

" Pourchassons, clament-ils, sans relâche et sans
[trêve

" Ce peuple trop fécond, qui toujours se relève
" Plus fort après chaque revers ;
Cette race était morte, on la croyait domptée :
La voilà qui triomphe, à la façon d'Antée,
De nous, les rois de l'univers. "

Certes, c'est mal à nous d'avoir osé survivre
Aux haines des bigots que la fureur enivre !
Mais ici nous sommes chez nous.
On ne supprime pas tout un peuple homogène :
Nous resterons Français ; tant pis si cela gêne
Certains gallophobes jaloux.

Quand s'affiche au grand jour la louche intolé-
[rance,

Canadiens, montrons-nous dignes fils de la France,
Civilisons les Ostrogots ;
C'est peu d'être français quand revient notre fête :
Soyons-le tous les jours et sachons tenir tête
Au fanatisme des cagots.

Que nos actes toujours portent la noble empreinte
D'un civisme réel, insensible à la crainte,
Réfractaire aux vils compromis ;
En dépit des clameurs de nos prétendus maîtres,
Sur la brèche restons, comme nos fiers ancêtres,
Fermes devant nos ennemis.

Voix du patriotisme, écho de la pensée
D'un peuple dont l'étoile, un moment éclipse
Rayonnera dans l'avenir,
Refole des vains bruits l'onde tumultueuse,
Eclate dans les airs, plane, majestueuse,
Sur les fastes du souvenir.

REMY TREMBLAY.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Les toilettes estivales sont délicieuses, cette année. On dirait qu'elles ont atteint le suprême degré du vaporeux, de l'éthéré, du merveilleux.

A leur aise, elles ont étalé leur grâce par la longue suite des chaudes journées claires qui, pour faire le bonheur de l'élégance, ont jeté l'incendie et la désolation dans toutes les parties du pays.

Bien mince compensation que celle-là. La coquetterie seule, profitant d'une température dont tout souffre et meurt.

Mais mon rôle n'est pas de m'arrêter à ces tristes considérations. Il ne consiste qu'à vous renseigner, mesdames, et à vous tenir au courant de ce qui se passe à la cour de cette grande souveraine, "La Mode", souveraine dont nulle conspiration, nulle calamité ne parviendra jamais à faire chanceler le sceptre.

Vous dire ce qu'il y a de nouveau dans les nouvelles toilettes serait très difficile, attendu qu'il n'y a presque rien. La nouveauté n'est pas dans l'toffe, qui, naturellement, varie d'une année à l'autre, mais dans la transparence ; la couleur est, à peu de choses près, toujours la même. Sans doute, nous voyons beaucoup, plus même que précédemment, des étoffes très ajourées, des espèces d'étamine de coton à dessins aussi transparents qu'un voile mis sur la figure, mais ce n'est pas l'étoffe proprement dite qui constitue cette incomparable élégance dont je parlais tout à l'heure, c'est plutôt la façon de l'apprêter, de l'accommoder, dirais-je presque, si cette expression n'était un peu vulgaire.

La soie restera toujours la soie, la mousseline la mousseline, et il en est ainsi pour tous les tissus ; mais il est des façons de les préparer, de les garnir, ces tissus, qui en centuplent la valeur. Ainsi, le crêpe de Chine, étoffe souple et molle par excellence, aux plis veloutés, atteint toujours des prix assez élevés, et, quoi qu'on fasse, donnera une robe habillée et élégante ; mais combien ne sera-t-elle pas plus habillée et plus élégante si des jours savamment ménagés et remplis par une soie bril-

lante avec des contours brodés, viennent la relever encore.

Ce sont ces mille riens qui constituent la femme, et sa toilette n'est, en réalité, que l'exposé de son goût et de ses préférences.

Donner à sa parure un cachet personnel, chercher de l'inédit tout en évitant l'excentricité, voilà le point où doivent se rencontrer toutes celles qui sont soucieuses d'atteindre à la vraie élégance. Cette faculté est souvent naturelle, mais elle s'acquiert parfois, et c'est pour les femmes qui ne la possèdent pas et qui cherchent à l'acquérir, que s'efforcent d'être clairs et pratiques les conseils de la chroniqueuse de mode.

LAURENTIENNE.

L'ÉTIQUETTE À TABLE

(Suite)

COMMENT ON MANGE CERTAINS LEGUMES. — Dans le monde, les asperges se mangent à la fourchette ; on coupe avec la fourchette et le couteau la pointe verte, que l'on porte ensuite à la bouche avec la fourchette.



5000. — Jolie blouse pour dames. Ce modèle convient d'une manière toute particulière pour les patrons brodés de mousseline ou de soie. Elle peut aussi se faire avantageusement en soie unie, en linon ou en batiste, et être brodée à la main. Mesures du buste : 32, 34, 36, 38 et 40 pouces.

Les artichauts ne se servent guère avec leurs feuilles dans les grands repas ; s'il en était ainsi, on les mangerait bravement en saisissant avec ses doigts le haut de la feuille.

On fait actuellement des pommes de terre à l'américaine. Ces pommes de terre, coupées en lamelles, sont frites dans de la graisse bouillante ; on les mange avec les doigts.

La salade ne se coupe pas dans l'assiette. On se sert en pinçant les feuilles avec les extrémités des doigts à salade. Il faut avoir soin de ne pas faire glisser les feuilles, du saladier sur son assiette.

COMMENT ON MANGE LES FRUITS. — Les fruits se mangent avec le couteau et la fourchette à dessert. Le couteau est à lame d'argent. Les pêches, poires, pommes se coupent en quatre avec la fourchette et le couteau, on enlève ensuite les noyaux ou pépins, on épluche en long chaque quartier et on mange à la fourchette, en découpant à mesure en petits quartiers, comme de la viande.

Les raisins se mangent à la main.

Les grosses fraises qui ont leur queue se mangent à la main : on les roule dans le sucre.

(A suivre)



4335. — Kimono pour fillette. Ce joli vêtement sera d'une élégance extrême confectionné en soie molle, Louisine ou Liberty, si en faveur cette saison. Sera très gentil aussi en organdi imprimé de nuances opposées. Mesures, pour 8, 10, 12, 14 et 16 ans.

AVIS

Détachez ce coupon et adressez-nous-le avec dix centins pour chaque patron que vous désirez vous procurer.

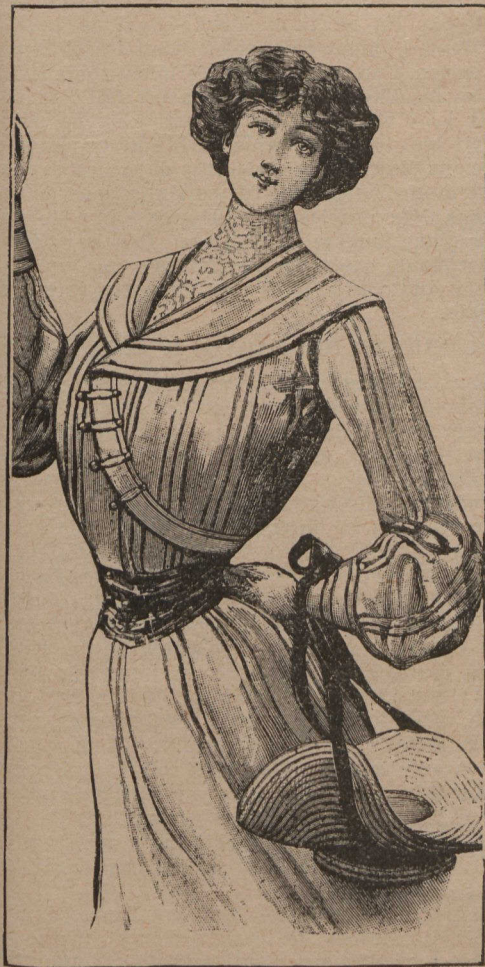
<p>COUPON</p> <p>Inscrivez ci-dessous le numéro du patron, la mesure du buste, celle de la taille, ou seulement l'âge, si c'est pour un enfant.</p>				Age de l'enfant	ans
				Mesure de la taille	pes
No du patron	Mesure du buste	pes			
	No	pes			
	No	pes			
	No	pes			
NOM : Mme ou Mlle.....		VILLE.....			
RUE et No.....		PROVINCE ou ETAT.....			
PAROISSE.....		Adressez : Département des Patrons, "Album Universel," Montréal			

N. B. — Il ne sera tenu aucun compte des coupons qui ne seront pas remplis conformément aux instructions ci-dessus. Tout abonné qui n'aurait pas reçu le patron demandé après nous avoir adressé un premier coupon, pourra nous en adresser un second en y inscrivant le mot "corrigé".

Les lettres qui nous seront adressées concernant ce département devront contenir un timbre de deux centins, si elles demandent une réponse.

ON N'EN VOIT PLUS

Les maladies de poitrine ont toujours fait beaucoup de victimes, mais elles n'en font plus là où l'on fait usage du BAUME RHUMAL.



Toilette de plage.

ÇA ET LÀ

LES JURONS DE LA RUE

Il s'est formé à Ealing, en Angleterre, une ligue contre les jurons de la rue.

Cette association a des inspecteurs qui circulent dans la ville et font procéder à des poursuites contre les personnes qui se rendent coupables de propos grossiers ou obscènes.

Semblable institution aurait bien son utilité à Montréal, où l'on tolère les échanges à haute voix d'invectives choquantes et les apostrophes les plus égrillardes. Il y a là une question de morale publique qui mérite l'attention des réformateurs.

LA COUPE

La scène se passe dans la boutique d'un orfèvre où sont installées, en évidence, plusieurs grandes coupes en argent finement ciselées.

Un passant pénètre dans la boutique et demande au marchand :

—Qu'est-ce que c'est que ces coupes-là ?

—Elles sont destinées, répond le marchand, aux courses à pied qui vont avoir lieu dans quelques jours. Ce sont les prix qui seront offerts aux meilleurs coureurs.

—Ah ! dit le passant en prenant une coupe, comme pour l'examiner. Eh bien ! si on faisait une petite course tous les deux, le meilleur coureur aurait la coupe.

Et, se précipitant vers la porte, il détala à toutes jambes emportant l'objet d'art.

Le marchand s'aperçut alors qu'il avait affaire à un voleur et s'élança à sa poursuite.

Mais le voleur était agile, et c'est lui qui gagna la coupe.

ORIGINE RELIGIEUSE DES MOUSTACHES

Qui se douterait que les moustaches, ou du moins la mode de porter le système pileux du visage en moustaches et barbiches, ont une origine religieuse ?

Il en est ainsi, pourtant.

La mode des moustaches ne vient point de Hongrie, de Croatie, ni d'autres pays célèbres par leurs citoyens moustachus, mais bien d'Espagne, où foisonnent les visages complètement rasés.

Lorsque les Maures eurent envahi la péninsule, les populations chrétiennes et musulmanes se trouvèrent si mêlées qu'elles ne pouvaient plus se reconnaître entre elles, faute d'un signe apparent.

Les chrétiens eurent l'idée de laisser aux musulmans l'usage de la barbe entière et de se tailler la leur en lui donnant la forme d'une croix. Ils pensèrent avoir atteint ce résultat en conservant une ligne horizontale de poils sous le nez et en laissant croître sous la lèvre un bouquet perpendiculaire.

La moustache eut donc à son origine une sorte de caractère sacré et servit de signe de ralliement entre coreligionnaires.

LA BOUÉE VIVANTE

Les passagers d'un navire anglais faisant route pour l'Australie ont été témoins, récemment, d'un sauvetage original. Un jour de grosse mer, un matelot fut précipité par-dessus bord par une forte lame qui balaya le pont du steamer. L'alarme fut donnée aussitôt, et l'on s'empessa de descendre un canot à la mer. Mais la manoeuvre, pour rapide qu'elle fut, avait duré quelques instants, et le courant très rapide avait, pendant ce court espace, entraîné le malheureux matelot à une assez grande distance du navire.

L'homme, très vigoureux, résistait de son mieux à la fureur de la mer, mais ses forces commen-



çaient à l'abandonner lorsqu'il vit fondre sur lui un albatros. Cet oiseau de mer est très dangereux. Pourvu d'un bec dur comme la pierre, l'albatros s'attaque fréquemment, surtout dans les mers du Sud, où on le rencontre en grandes quantités, aux

nafragés, et leur brise la tête à coups de bec.

L'oiseau en question se préparait à en faire autant au pauvre matelot, quand celui-ci, très vigoureux, comme nous l'avons dit, parvint à saisir le cou de l'albatros, dont les mouvements furent paralysés. L'oiseau de mer se débattait comme il pouvait et par de vigoureux coups d'ailes cherchait à se dégager.

C'est ainsi qu'il maintint le matelot hors de l'eau, jusqu'à ce que le canot de sauvetage vint le recueillir.

Il avait rempli l'office d'une bouée vivante, et l'albatros, tant redouté des naufragés, a été, dans ce cas particulier, et bien malgré lui, un sauveteur.

LES DEVANTS DE CHEMISE EN PAPIER

Tout le monde connaît ces calendriers à effeuiller, dont on détache une feuille chaque matin ; les Américains viennent d'imaginer une application de ce calendrier.

Avec sept feuilles de papier superposées on compose un plastron très blanc, que l'on fixe par des boutonnières au devant de sa chemise.

Chaque matin, on détache un feuillet de ce plastron, et l'on a un nouveau devant de chemise d'une blancheur éclatante.

Cette idée d'un plastron à effeuiller fait vraiment honneur à l'esprit industriel des Américains.

PAS DE SOT METIER

Mme Courge donne une grande soirée à l'occasion des fiançailles d'Anaïs, sa fille, avec M. Patte, charcutier. On a bien diné, les visages commencent à prendre cette teinte écarlate, indice d'un estomac garni, les langues se délient, chacun y va de sa petite chanson. Seul, à l'écart, un grand jeune homme, maigre, aux longs cheveux, ne rit pas et ne semble s'amuser que médiocrement. Mme Courge le prend en pitié. Elle s'approche et, d'un ton protecteur :



—Eh bien ! jeune homme, on ne rit donc pas comme tout le monde ?

—Oh ! mais si, madame.

—N'est-ce pas qu'on s'amuse bien ?

—Follement, madame !

—Mon gendre m'a beaucoup parlé de vous, il vous aime bien ! Que faites-vous à Paris ?

—Mon Dieu, madame, je suis poète.

—Quoi, vous êtes...

—Poète, madame !

—Poète ! Poète ! Pauvre farçon !

Et après l'avoir considéré d'un air navré :

—Enfin ! il n'y a pas de sot métier !

UN BON CONSEIL

Je connais un avocat, pas malhonnête au fond, mais ayant un penchant marqué pour sainte Galette.

Un client se présenta chez lui, récemment, pour le consulter.

Après avoir écouté l'exposé de son affaire, l'avocat lui indiqua la marche à suivre pour entamer son procès.

Le client, satisfait, demanda ce qui était dû pour la consultation.

—Quinze francs, répondit l'homme de loi.

Son interlocuteur lui remit un louis, mais l'avocat eut beau fouiller dans ses poches, il ne trouva pas de monnaie.

Il songeait au moyen de s'en procurer, quand une idée lumineuse lui vint à l'esprit.

—Je n'ai pas de monnaie, fit-il, mais, pour les cinq francs qui restent, je vais vous donner un bon conseil, si vous voulez ?

—Je veux bien, dit le client, un peu étonné.

—Vous connaissez maintenant la marche à suivre pour votre procès, et je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit. Mon second conseil, que j'estime très bon marché, à cent sous, est de ne pas faire le procès du tout et de vous arranger à l'amiable.

Et, satisfait d'avoir concilié sa cupidité et son honnêteté, le bon avocat se frotta les mains.

LE GARDE ET LE PECHEUR



LE GARDE. — Vous avez vu l'écrêteau ? Je vais vous dresser une contravention.

LE PECHEUR. — Mais, m'sieur le garde, puisque je vous dis que j'ai l'autorisation verbale du propriétaire.

LE GARDE. — Eh bien ! tonnerre ! Montrez-la, alors !

LE TABAC DE LEON XIII

Léon XIII ne fume pas ; il prise. Mais il faut être admis dans l'intimité de Léon XIII et dans sa chambre même pour le surprendre, la large tabatière en bois des îles dans une main, et, dans l'autre, un grand mouchoir de soie rouge à ramagés fleuris ; sur la flanelle jaunée de la soutane de travail, par-ci, par-là, quelques traînées brunâtres de tabac. La coquetterie du camérier Centra est, d'ailleurs, de ne laisser sortir son maître du cabinet de travail pour la salle des audiences, qu'avec des flanelles immaculées.

Mais s'il ne fume pas, comme Pie IX, dont les deux odeurs préférées furent celles du tabac et de l'eau de Cologne, Léon XIII aime sentir pour un instant dans son cabinet, la fumée du cigare. Parfois, il appelle un de ses familiers et le prie d'allumer un pur havane, dont il suit la fumée bleuâtre en souriant.

LES BUVEURS D'ETHER EN RUSSIE

Les classes populaires russes ne sont pas seulement adonnées, de façon assez généreuse, comme chacun le sait, à l'alcoolisme : elles recherchent aussi des ivresses plus rares. Et l'ivresse par l'éther est, depuis quelques années, extrêmement répandue dans certaines parties de l'empire slave, comme elle l'est aussi dans la Prusse orientale.

L'éthéromanie n'y est plus, comme en France et en Angleterre, une passion qu'on rencontre surtout dans les classes supérieures : elle s'est démocratisée. Un récent incident — qui est aussi un accident — montre jusqu'où vont les choses. A l'occasion d'un mariage, un fermier, voulant régaler sa famille et ses invités, avait fait l'achat de deux gros bidons d'éther. Comme on ne pouvait servir les bidons à table, il fallut transvaser le précieux liquide, et le répartir dans des carafons. Sans doute l'opération fut conduite dans des conditions défavorables, probablement dans le voisinage d'une lumière ou d'un feu. Résultat naturel : une violente explosion, six enfants tués, un adulte tué, et quatorze adultes plus ou moins grièvement blessés.

L'ORIGINE DES SALVES D'ARTILLERIE

Nous sommes soumis aux usages et nous leur obéissons ponctuellement, sans nous demander les raisons de leur bizarrerie.

Pourquoi, par exemple, les veuves portent-elles un voile ?

Peut-être, direz-vous, parce qu'elles se composent ainsi un air intéressant qui attire la sympathie.

La vraie raison est celle-ci. Quand les Romains envahirent la Gaule, les veuves de tant de guerriers morts au champ d'honneur, se rasèrent la tête en signe de deuil. Malgré leur chagrin, les jolies femmes ne pouvaient se montrer avec une tête chauve, et elles adoptèrent l'usage du voile.

La nécessité de le porter n'existe plus aujourd'hui, mais la coutume demeure.

Pourquoi les salves assourdissantes qui accueillent à leur visite les grands personnages étrangers quand ils entrent dans nos ports ?

Le feu de tous les canons semble une singulière bienvenue à ceux qui ne savent pas l'origine de cet usage.

C'était pour montrer leur confiance dans les loyales intentions de leurs visiteurs qu'une ville ou un port déchargeaient autrefois toutes leurs munitions à l'arrivée de leurs hôtes illustres.

LE HAMAC SAUVEUR



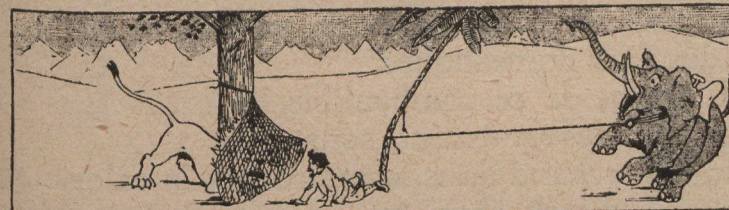
—Un jour que j'étais aux Indes, je partis faire un petit tour de promenade.



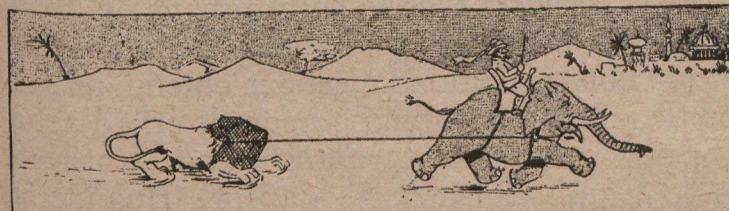
L'heure de la sieste arrivée, je m'étendis commodément dans mon hamac.



Quand tout à coup une brusque tension de mon hamac me projeta en l'air !



...Lorsque je retombai, je me trouvai nez à nez avec un énorme lion. Heureusement qu'il s'empêtra si bien dans mon hamac...



...que je pus le capturer facilement comme dans un filet, et le ramener à Bombay sans encombre.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

(Fondée en 1846)

Capital Souscrit.	\$2,000,000.00
Capital versé.	600,000.00
Fonds de réserve.	700,000.00

Sir Wm. Hingston, M. D., Président.
R. Bellemare, Vice-Président
A. P. Lespérance, Gérant.

NOMBRE DE COMPTES OUVERTS, 65185

BUREAU CENTRAL, - 176 RUE SAINT-JACQUES

SUCCURSALES :

1532 rue Ste Catherine, est. 2312 rue Notre-Dame, ouest
656 rue Notre-Dame, est. Coin des rues Condé et Centre.
946 rue St Denis, coin Rachel.
2273 rue Ste Catherine, Ouest, coin avenue McGill College

Cette Banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargne faisant affaires dans la ville de Montréal. Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient des classes ouvrières et industrielles et d'en faire un placement sûr.

Sa charte donne toute la protection possible aux déposants, et, n'ayant pas de billets en circulation, les déposants ont le premier droit sur toutes les valeurs que possède la Banque.

LA BANQUE
emet des
petites
tirelires



Banques
d'Epargnes à
domicile.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

- MANDOLINES, de \$3, \$5, \$6, \$8, \$10 à \$40
- GUITARES, \$3.50, \$5, \$7, \$9, \$15 à \$30
- VIOLONS, de \$1.50, \$3, \$4, \$6, \$8, \$10 à \$75
- CORNETS, de \$8, \$10, \$12, \$15 à \$75
- CORNET avec boîte complète, \$10
- Le même, NICKELÉ, à \$13

ALTOS, BARITONS, TENORS TROMBONES, BASSES,
A PRIX REDUITS

Assortiment le plus complet et le meilleur marché du Canada. Toutes sortes de réparations faites sur les lieux. Agents des célèbres maisons BESSON & CIE, Londres, Angle terre, PELLISSON, GUINOT & CIE, Lyon, France. Nous avons aussi un assortiment des plus complets de MUSIQUE EN FEUILLE, ORCHESTRE ET FANFARE.

CHS LAVALLEE

Successeur de A. Lavallé. Etabli en 1852

35, COTE ST-LAMBERT, MONTREAL

MADAME NE SOUFFRE PLUS

Après une ou deux Poudres Nervines de Mathieu (18 pour 25 centins), a névralgie la plus aiguë, le mal de tête le plus assommant disparaissent. Ne contiennent aucun narcotique dangereux.

—L'Italie, qui, en 1899, n'avait que 36 mines de charbon, en a aujourd'hui 45, produisant 480,000 tonnes en douze mois.

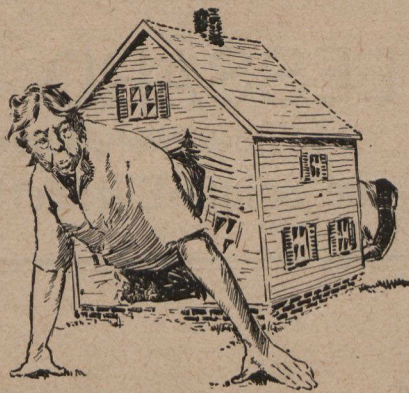
—Au cours du siècle dernier, les Etats-Unis ont produit pour 5,200 millions de louis de maïs et 2,200 millions de louis de blé.

—Il y a au Canada 100,000 milles carrés de terres dites huilières, soit plus que le reste des terres de cette nature dans le monde entier.

POUR L'ENFANCE

La toux, la coqueluche, le croup, tristes apanages de la délicate enfance — le BAUME RHUMAL guérit infailliblement et promptement tout cela.

—Il existe quelque part dans les Indes un feu sacré qui a été allumé par les Perses, il y a au delà de douze cents ans. Les flammes sont entretenues par des fagots de bois odoriférant. On fait une attisée cinq fois par jour.



U. H. DANDURAND

U. H. DANDURAND

Nous Avons Vendu

Plus de 700 Terrains

Depuis 60 jours dans

ROSEMOUNT

FAIRMOUNT

ALEXANDRA PARK

Tous ces terrains sont adjacents aux immenses nouveaux ateliers du C. P. R. qui vont donner de l'ouvrage à 10,000 hommes.

PRIX DES LOTS DEPUIS \$160

Conditions : \$10.00 comptant et \$4.00 par mois, sans intérêt.

Mes représentants sont sur les propriétés tous les jours de 2 hrs à 7 hrs p.m. Bureau principal, 7, 8, 9 et 10, Edifice "La Presse."

U. H. DANDURAND

U. H. DANDURAND

U. H. DANDURAND

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 22 JUIN 1903

Le chef-d'œuvre romantique

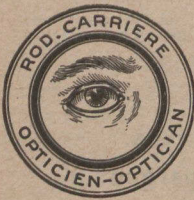
“MONTE CRISTO”

Nouveaux Effets, Décors et Costumes

N. B.—Mercredi, 24 juin, fête légale, matinée mêmes prix qu'aux soirées

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



Magasin et Salon Privés,

1741 rue

Ste-CATHERINE,

entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Examen de la Vue à domicile. 60-1



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

GENERALITE

Pauvres, riches, jeunes, vieux, tous sont sujets aux affections de la gorge et des poumons, et tout le monde prend du BAUME RHUMAL pour les guérir.

—Sachez remarquer silencieusement les fautes des autres, et faites-en votre profit.

—Ne pensez jamais aux affaires de vos voisins. Contentez-vous de vous occuper des vôtres.

—L'océan Pacifique à 47,000 milles de côtes, soit 8,000 milles de moins que l'océan Atlantique.

—Un grand nombre de nations sauvages et idolâtres ne rendent de culte qu'aux dieux “méchants”, pour la raison que les dieux “bons” n'ont pas besoin d'être priés pour rendre le genre humain heureux, et que les dieux “méchants” mettraient tout à feu et à sac s'ils n'étaient apaisés par des prières et des sacrifices.



—Toi qui débinais toujours ton oncle Sosthène, tu es encore bien content d'avoir hérité de son fauteuil.

—Peuh ! pour le cas que j'en fais... Tu vois bien que “j'masseois dessus !...”



—C'est que vous avez de jolis cheveux, madame Baluche.

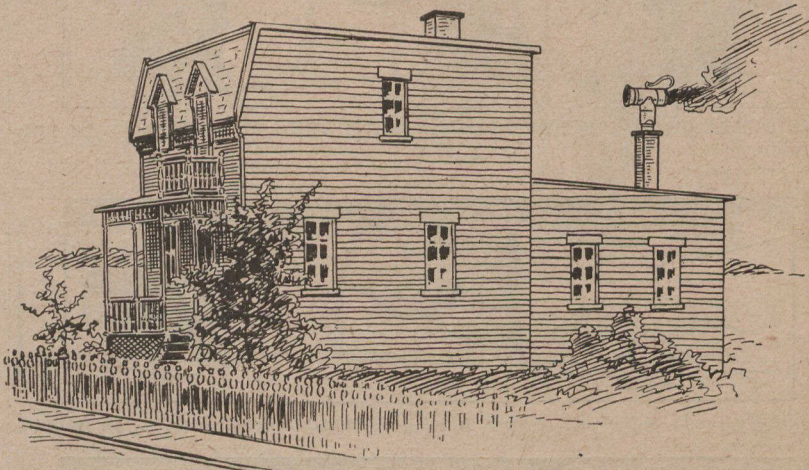
—Aussi, monsieur, j'en prends soin, je ne les mets que le dimanche.



—Quoi que tu y fais à l'école, mon petit gas ?

—Moi, j'attends qu'on sorte.

Ventilateur Zephyr

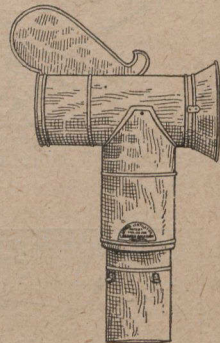


ZEPHYR

Ce Ventilateur, bien qu'étant patenté et mis sur le marché depuis sept ou huit mois, a prouvé sa supériorité et son efficacité, en tirant d'embarras sérieux beaucoup de familles qui ont du, durant l'hiver dernier, se servir de charbon mou pour des fins domestiques.

L'Usage de ce combustible demande un tirage puissant, sans quoi la fumée se répand dans la maison, et la calorie qui se dégage du charbon est presque nulle. Notre Ventilateur ZEPHYR sur de telle cheminée, rend d'immenses services ; nous garantissons un tirage parfait, et par suite une combustion facile. Si le résultat que nous réclamons n'est pas obtenu, nous reprenons le ventilateur et remboursons le prix d'achat.

Il possède les mêmes propriétés pour ventiler les Salles de Club, Cuisines à Vapeur, Buanderies, Manufactures de Coton. Comme le démontre la coupe ci-dessus, notre ventilateur sauve la dépense d'exhausser les cheminées à une hauteur considérable.



LESSARD & HARRIS,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers,

7 rue Sainte-Elizabeth,

MONTREAL.

ARTICLES DE SOUVENIRS



PAPETERIE, PARFUMERIE, ARTICLES DE FANTAISIE.

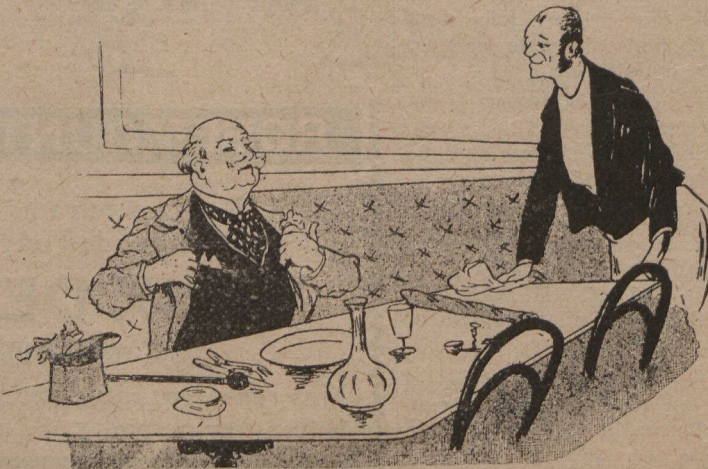
ARTICLES RELIGIEUX

Beaudoin

270 ST LAURENT

Téléphone Main 3257

MONTREAL



—Monsieur désire ?

—D'abord, que vous me f... la paix, garçon !

LA NUIT DU 16 MAI 1889

Le soleil était descendu, radieux, derrière la crête des Laurentides, laissant derrière lui une traînée d'or et de pourpre ; mais, à peine le reflet de son dernier rayon s'était-il éteint, que la nature se troubla, pâlit et revêtit un voile sombre.

L'île d'Orléans, les falaises de Lévis, le cap Diamant et la vallée Saint-Charles s'enveloppèrent de ténèbres épaisses.

D'azur et tout de lumière qu'il resplendissait, le ciel était devenu noir : comme dans un temple, un jour de fête, aux candélabres étincelants des autels et de la nef, succèdent les tentures funéraires pour une messe de "requiem", le lendemain.

* * *

Dans l'ancienne ville de Champlain, tout était silence ; à part quelques bourgeois attardés, tout le monde était rentré au logis.

C'était à l'heure du premier sommeil, à l'heure où tous les mauvais génies de l'empire de Belzébuth, lâchés par l'Esprit du Mal, envahissent l'éther, s'agitent, horribles meutes, en fantastiques paraboles, en sarabandes infernales, au-dessus des hameaux paisibles, à chaque chevet.

* * *

Cette nuit-là, ils étaient légion.

Que se passait-il donc dans ce monde d'esprits diaboliques ? Y ourdissait-on quelque lugubre exploit ? Y organisait-on quelque lugubre exploit contre le repos des vivants ?

Sur terre, l'homme de peine, revenant tard de la corvée, au moment d'entrer dans son humble maisonnette, jetait un regard au firmament.

— Il y a quelque chose dans l'air, se disait-il en hochant la tête avec un vague sentiment d'inquiétude.

Et il verrouillait à double tour l'huis de sa pauvre demeure.

* * *

Du côté de l'orient, soudain, on entendit comme une vague rumeur, comme un vaste bruissement de grandes ailes, dans l'espace.

Et la nuit sembla s'obscurcir de plus en plus.

A l'endroit où les Laurentides, à l'oeil du citadin, paraissent se confondre avec l'île d'Orléans, on vit émerger d'un vol oblique et saccadé des apparitions aux formes indéfinies, comme de fantasmagoriques nébuleuses. Elles se rapprochèrent rapidement de la cité, non sans planer ici et là, de toute l'envergure d'ailes de chauve-souris, au-dessus de certains endroits, théâtres de grandes catastrophes, le long du bras septentrional du fleuve.

Bientôt leurs silhouettes se dessinèrent plus nettement, ainsi que de sinistres phosphorescences, sur le ciel opaque.

Des serpents dans leurs longs cheveux épars ; pour tout vêtement, une sorte de lineol ; pour ceinture, des reptiles enlacés ; pour armes, des poignards de feu, des torches incendiaires. Leurs yeux hagards et menaçants projetaient des lueurs fauves ; leurs figures de furies grimées de grimaces sataniques ; d'une main brandissant leurs poignards, leurs torches de malheur, de l'autre elles paraissaient indiquer un point sur terre.

Des monstres horribles leur formaient cortège. C'étaient les Centaures, les Gorgones, les Harpies, les Chimères, Briaree aux cent bras, Géryon au triple corps, l'Hydre de Lerne, les Chagrins, la Crainte, la Faim, mauvaise conseillère, le Désespoir, les pâles Maladies, les Remords vengeurs, et la Discorde avec sa chevelure de vipère.

* * *

Telles apparurent, cette nuit-là, les Euménides, hideux spectres qui hantent le monde depuis le commencement des temps.

Mégère, Alecto, Tisiphone, tristes messagères du dieu qui tourmente et châtie les humains, du dieu qui commande le feu et la mort, qui êtes-vous venu frapper sur ce coin de terre déjà si souvent et si cruellement éprouvé ? La vengeance et la colère célestes veulent-elles encore des satisfactions ? Faut-il d'autres ruines, de nouvelles victimes, en expiation ? Ou, êtes-vous simplement de passage ici, en tournée de malheur et de vengeance ?

Non !

Les trois Furies n'étaient pas seulement de passage.

A la hauteur des faubourgs de la vieille cité, elles suspendirent un instant leur vol, scrutant de leurs regards de louves affamées les rues tran-

quilles, les quartiers endormis, et cherchant où frapper.

— Ici ! hurla Mégère, en indiquant de son doigt effilé et crochu, Montcalm !

Mais, tout aussitôt, deux dates lugubres se dressèrent, en chiffres de feu et de sang, devant ses yeux : 1875 et 1881.

— Passons outre, grommela la Furie !

.....

— Là-bas ! hurla de nouveau la voix rauque de Mégère.

Et soudain, une main invisible écrivit au firmament en traits de sang et de feu : 1845, 1866 et 1870.

.....

— Passons outre, reprit Mégère ! Allons plus loin !... Chacun son tour !

Et le trio de vampires fit entendre un ricanement d'enfer au souvenir d'affreux exploits.

* * *

Ici, à gauche, cria derechef Mégère ! Voici qui me paraît neuf, et ta torche, ô Tisiphone, va avoir besoin facile en ces lieux !

Regarde un peu ! Du bois partout, et pas d'eau

* * *

Et les Furies descendirent d'un coup d'aile dans les profondeurs de la vallée, se concertèrent un instant, puis s'élevèrent, effrayants volatiles, dans les airs.

Tisiphone secoua sa torche ; un tison s'en détacha, et, sillonnant l'espace, alla s'attacher à la toiture de pin résineux d'une maisonnette. La flèche de la fusée lumineuse est moins rapide dans sa descente, le trait lancé par le Peau-Rouge est plus lent à atteindre le but, que ne le fût ce sinistre brandon.

* * *

— Au feu ! tonna une voix dans la rue !

— Au feu ! crièrent d'autres voix !

Et le cri d'alarme se répéta aux quatre coins du faubourg, comme sur les ailes d'un vaste et puissant écho.

Déjà hanté dans son sommeil par de funèbres visions, le faubourg se réveilla en sursaut... et descendit dans la rue

Ce fut un grand tumulte.

* * *

Le feu, un feu subtil et qu'on eût dit animé dans chaque flamme d'esprits infernaux, grandit terrible et sans entraves, dévorant tout, chemin faisant, comme une trombe lancée de l'enfer ; les brandons, emportés pour ainsi dire sur les ailes d'intelligences sataniques, sautaient de toiture en toiture, s'insinuaient dans les interstices et les embrasures ; l'instant d'après, poutres et soliveaux se tordaient dans les étreintes de la pieuvre aux cent bras de feu ; huis et fenêtres craquaient sous l'intensité du foyer ardent ; et la flamme pénétrante, traversant tout à coup ces faibles barrières de pin et de verre, s'élançait au dehors en formidables spirales, éclairant de lueurs épouvantables, des scènes d'effroi et de désolation.

Maisons après maisons, enserrées dans un cercle rouge de flammes crépitantes, s'affaissaient, puis croulaient les unes sur les autres, laissant après elles à peine un tronçon de cheminée, triste mausolée d'un foyer jadis paisible et heureux.

* * *

Au beffroi de l'église paroissiale, la cloche retentissait de la saisissante harmonie du tocsin, plus triste que le glas ; de par la ville, la sonnerie mesurée des églises faisait écho à ses navrants appels.

De la cité, du haut et du bas, des cohortes vaillantes arrivèrent au pas de course, pour prêter main-forte.

Mais, hélas ! que de maisons croulées, que de ruines fumantes !

Que de vieillards, que de femmes, que d'enfants, que d'infirmités n'ayant plus pour tout abri que la voûte du ciel noir !

* * *

Aux bastions de l'antique citadelle, les sentinelles, comme à l'ordinaire, montaient la garde.

L'officier de service, faisant sa tournée, entendit comme une grande rumeur lointaine. Un instant, il prêta l'oreille ; la rumeur augmenta d'intensité.

Vite, il retourna aux quartiers.

— Commandant, dit-il, une rumeur confuse mais puissante, montant du bas de la ville, indique qu'il s'y passe quelque chose d'extraordinaire.

* * *

Tous deux sortirent, et, du bastion voisin, interrogèrent de l'oreille et de l'oeil, l'espace et l'horizon.

Le couchant se colora subitement d'une teinte rougeâtre, puis l'horizon sembla tout à coup vomir la flamme.

— On a besoin de nous là-bas, dit le commandant. Tout le monde sur le carré ! cria-t-il d'une voix stentoréenne.

La citadelle, endormie, se réveilla comme sous un choc électrique.

Les clairons retentirent.

La colonne se forma en un clin d'oeil.

— Amis, dit le brave officier, il y a du malheur là-bas, dans la ville, et nos bras n'y seront pas de trop... En avant, marche !

* * *

Il dit, et, d'une allure légère et résolue, il prit la tête de la troupe.

Au pied de la côte, un chien hurla ; un soldat le mit en fuite d'un coup de botte.

— Mauvais signe, grommela un sergent, sans desserrer les dents.

* * *

Le commandant et ses soldats s'avancèrent d'un pas rapide dans les rues étroites et tortueuses des faubourgs, traversèrent les décombres fumants et allèrent se poster au coeur même du sinistre.

— Amis, cria le jeune officier, au milieu de la foule qui le pressait, des myriades d'étincelles qui l'assailaient, et des tourbillons de fumée qui l'aveuglaient, le moment pour vous est venu de montrer votre courage et votre valeur ! Voyez l'infortune de ce peuple ! Mettez un frein à la fureur de l'élément ! Empêchez de nouvelles ruines ! Mais redoutez une lenteur fatale ! Hâtez-vous !

* * *

Il dit ; et les soldats, comme des lions mis en liberté dans l'arène, s'élançant sur les foyers incandescents ; ils frappèrent les portes, les arrachèrent de leurs gonds ; les échelles contre les cloisons se dressèrent ; aux pans de mur les câbles puissants s'accrochèrent, les béliers s'acharnèrent, faisant de larges trouées ; les mains arrachèrent au fléau les ais fumants ; les bâtiments s'effondrèrent sous les caissons de poudre ; poutres, murs et lambris s'écroulèrent, et les flammes, ne rencontrant plus sur leur passage d'aliment facile, s'éteignirent dans leurs propres cendres.

* * *

Ivres de pillage et de crime, les immondes Furies, remontèrent un instant dans les espaces, et, dissimulées dans la nuit profonde, contemplèrent, avec des ricanements affreux, leur oeuvre de destruction.

Le casque d'un guerrier brilla à leurs yeux surpris.

C'était celui du jeune officier qui, à la tête d'une poignée de braves, luttait avec bravoure et intrépidité contre les envahissements de la flamme.

— Quel est ce jeune téméraire, fit Alecto, qui tente de contrecarrer les secrets desseins des dieux et rendre inutile notre oeuvre ? Il me tarde de lui apprendre que l'on ne s'oppose pas impunément aux décrets de Jupiter. Si vos torches incendiaires ont commis tant d'exploits, cette nuit, il ne sera pas dit, foi d'Alecto, que ma puissance restera oisive.

Ayant ainsi parlé, Alecto descendit près du guerrier pour lui inspirer des desseins hardis, mais imprudents.

Le jeune officier, à cet instant, se retournant brusquement du côté d'un sien ami :

— Dans un moment, dit-il, de cette maison que vous voyez sise là-bas, il ne restera rien debout !

* * *

A peine a-t-il prononcé ces mots que, suivi d'un fidèle sergent, il se dirigea vers la maison, et y entra

Un fracas épouvantable se fit aussitôt entendre ; la terre en éprouva au loin un violent ébranlement.

On vit la maison s'élever à quelques pieds du sol, puis retomber et s'écraser sur elle-même,

masse informe de débris de toute nature, au sein de laquelle le feu s'alluma.

Ce fut, de toutes parts, une clameur immense, terrible, exhalée de mille poitrines.

Ainsi qu'une meute lancée après un sanglier, la cohorte de soldats se rua sur ces monceaux de planches fendillées, de portes éventrées de portes rompues à travers lesquelles le feu se livrait déjà passage.

Ils étaient deux là dessous ces décombres.

Respiraient-ils encore ? Ou leurs âmes violemment arrachées de leurs corps mutilés erraient-elles déjà dans le pays des Ombres sur les rives du fleuve de la mort ?

Morts ou vivants, il fallait au moins disputer, au brasier qui s'allumait, leurs pauvres dépouilles.

Atterrés, les yeux baignés de larmes, la mort dans le cœur, les soldats fouillaient fiévreusement les décombres, les mains brûlées, ensanglantées.

Soudain, un gémissement se fait entendre à quelques pas de là.

On accourt.

C'est le fidèle sergent, qui, à demi-enseveli sous des débris, respire encore ; l'un de ses bras et l'une de ses jambes sont à l'état de charpie ; ses traits sont horriblement défigurés.

Un drap est transformé en civière ; on l'y dépose doucement et on l'emporte du côté de l'hôpital.

Mais l'autre, le jeune officier, qu'était-il devenu ? Avait-il été victime d'un pire destin ? Comment douter de son triste sort, lorsqu'un brasier ardent couvrait déjà l'endroit où il était tombé !

Quand un puissant jet d'eau eut éteint les flammes et refroidi les cendres, tout à coup, ô spectacle affreux, une forme humaine, maculée, noircie, déchiquetée, apparut aux regards des soldats.

De l'élégant et brave guerrier de tout à l'heure, il ne restait plus qu'un tronc informe, auquel manquaient une main et les deux jambes.

Plus tard, dans les cendres et les pierres calcinées d'une maison voisine, on retrouvera la main absente, encore ornée d'un anneau d'or ; les jambes perdues, encore chaussées de bottes longues aux éperons d'argent.

Les soldats recueillirent précieusement ces tristes restes et, consternés et sanglotant, reprurent le chemin de la citadelle.

A l'instant, les Furies déployèrent leurs ailes.

—Cela suffit pour cette nuit, glapirent-elles en jetant en arrière un regard de haine et de vengeance satisfaites.

Et toutes trois s'envolèrent au couchant. Elles disparurent bientôt à l'horizon, en quête d'autres endroits de la terre à désoler, d'autres victimes à immoler.

Scène d'atrocité et de désespoir !
Qui pourra jamais dire ce fouillis humain ?
Qui pourra peindre les horreurs de cette nuit lamentable ?

Les infortunés chassés du logis par le fléau, se réfugiaient pêle-mêle dans les champs d'alentour, sans vêtements et à la merci d'une température inclemente.

Femmes, enfants, vieillards, grelottaient, ô dérision ! en face de l'incendie, autour de quelques pauvres meubles sauvés à grand-peine.

Et, chose à peine croyable, parfois des monstres venus on ne sait d'où rôdaient autour de femmes seules, de vieillards débiles, et, malgré leurs cris et supplications, les dépouillaient des quelques effets, leur seul avoir, qu'ils avaient pu arracher à la destruction.

Les animaux domestiques, chevaux et bestiaux, affolés de terreur dans ce tumulte indescriptible, se précipitaient au milieu du tohu-bohu, qui hurlant, qui beuglant, qui hennissant, en quête d'un refuge ; ce qui ajoutait au caractère étrange et fantastique du tableau.

Les enfants de tout âge, en chemise et pieds nus dans l'herbe humide, blottis dans les plis des

vêtements de nuit de la mère, se plaignaient du froid et demandaient du pain.

Et, lorsqu'un peu plus tard le jour se leva sur cette scène de ruines et de deuil, au milieu d'un brouillard lourd et gris, le ciel lui-même pleurait.

A. LE VASSEUR.

FRANCE ET CANADA

(Sur l'air de "Elle ne savait pas," Musique de Ambroise Thomas)

ROMANCE

Le COUPLET

Elle ignora longtemps l'heureuse et fière France
Que nous l'aimions toujours malgré son abandon
Et que nous conservions—symbole d'espérance—
Son drapeau rayonnant de gloire à Carillon.

Refrain :

Le ciel, à travers la tempête,
Guida nos pas vers le succès.
O patrie, en ce jour nous célébrons ta fête !
O saint Jean, protégez (Bis) le Canada français !

IIe COUPLET

La France à notre égard n'est plus indifférente :
Elle lit notre histoire et la baise en pleurant.
Souvent le pavillon de sa nef élégante
Flotte comme autrefois sur le beau Saint-Laurent !

Refrain

LA MORT DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

La Cour du roi est en liesse. Hérode, fils et successeur du bourreau des Saints-Innocents, célèbre le quinzième anniversaire de la naissance d'Hérodiade, fille de la reine Hérodiade.

Jean-Baptiste avait menacé le roi de la colère divine : " Non licet... — il ne vous est pas permis d'avoir la femme, de votre frère." Et le Saint Précurseur attend dans un cachot le bon plaisir de l'orgueilleux tyran, et prie pour lui.

Hérodiade a juré la perte de Jean : Elle aura sa tête. Une idée satanique traverse son cerveau.

S'adressant à sa fille, Hérodiana : " Pare-toi de tes plus beaux atours ; fais-toi belle, très belle, dit-elle, et va montrer au roi et aux courtisans avec quelle grâce sait danser la fille d'Hérodiade."

Hérode t'offrira la moitié de son royaume ; reviens aussitôt, et je te suggérerai ce que tu devras demander.

Hérodiade exécute avec tant d'art et de grâce une des danses alors en vogue, que le roi, ravi, l'embrasse et lui dit : " Demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai, fût-ce même la moitié de mon royaume.

La jeune princesse, sans répondre, vole vers Hérodiana et lui dit : " Le roi a juré, devant ses courtisans, de m'accorder tout ce que je lui demanderais."

Hérodiade, mettant un plateau d'argent entre les mains de sa fille : " Va, dit-elle, et demande, dans ce plat, la tête de Jean-Baptiste."

Hérode aimait Jean ; mais il avait juré. Très peiné, il donne un ordre, et, quelques minutes après, Hérodiana, souriante, présentait le plateau sanglant à sa mère, Hérodiade.

Celle-ci, une joie de démon au cœur, enlève le plateau des mains de sa fille, et, s'adressant à la tête de Jean : " Toi, dit-elle, toi, qui voulais me chasser de ce trône, toi, prophète de malheur, où donc est ton autorité ? Ah ! ah ! Tu as osé mépriser Hérodiade ! tu n'as pas craint d'allumer son ressentiment et sa haine ! Tiens ! tiens ! " Et, saisissant de sa main droite une longue épingle d'or fixée dans sa chevelure, de sa main gauche, de ses doigts infâmes de reine adultère, attirant violemment la langue encore palpitante du Prophète martyr, elle la traverse de part en part.

Quelques années après, Hérode mourra, dévoré tout vivant par les vers.

AUGUSTE CHARBONNIER.

NOTRE LANGUE

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
La plainte du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhovah,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première, elle dit le nom de l'Eternel
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère ;
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les soupirs de l'amour, l'élan de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner,
En entendant vibrer cette langue bénie.

Verbe ailé sous lequel le despote est muet,
Elle transforme en dieu le poète qui tonne,
Dans un vol surhumain emporte Bossuet,
Et fait Thiers ou Guizot l'égal de Suétone.

Langue de feu qui brille comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science ;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'après marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace...
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclorre ;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Brille donc à jamais sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

W. CHAPMAN.

VARIÉTÉS

Un mot inédit d'Alexandre Dumas.
On discutait devant lui sur l'importance relative des grandes familles de l'aristocratie :
—Avant tout, répondit l'auteur d'"Antony", je préfère les Bouillon : ils sont d'une noblesse plus consommée.

Bizarrie de la langue.
On dit souvent en parlant des dépenses que l'on a faites :
—Je me suis mis en frais.
Et l'on ajoute presque toujours :
—Ca me coûte chaud !

Un monsieur parlemente avec un concierge pour la location d'un appartement.
—Etes-vous nombreux ? lui demande M. Pipelet.
—Trois seulement : moi, ma femme et sa mère.
—Ah !... vous habitez avec votre belle-mère, je ne puis pas louer... notre maison est une maison tranquille !

L'ART DE SE RATTRAPER



— Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que ces vers sont absolument idiots ?
 — Mais non, Mossieu, ils sont de moi. ”

— Je me suis mal exprimé... je voulais dire, cher Monsieur, qu'ils sont
 déclamés d'une façon grotesque par cette grande bringue...
 — Morbleu ! Mossieu... c'est ma fille. ”



— Là... là... là... grand poète, votre fille est charmante, c'est de la vieille
 guenon qui l'accompagne si mal au piano, dont je veux parler... ”

— Eh, sacrebleu ! polisson... c'est ma femme !!! ”

Vous lisez LA PRESSE

?

75,000

Lecteurs en font autant chaque jour.

75,000

Acheteurs par jour se guident sur ses annonces.

Le journal que vous lisez, celui qui est le plus répandu au Canada est celui qui est le plus intéressant, le mieux renseigné, et celui dont les annonces vous seront les plus productives.